MAURICE CONSTANTIN-WEYER

P. C.
DE COMPAGNIE

PQ
2605
.0475P3

PROSATEURS
FRANÇAIS
CONTEMPORAINS

LES ÉDITIONS RIEDER - PARIS - MCMXXX

Édition originale

NUNC COGNOSCO EX PARTE

THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/pcdecompagnie0000cons

P. C. DE COMPAGNIE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS RIEDER

Manitoba
La Bourrasque
Cinq éclats de Silex
Cavelier de la Salle
Un Homme se penche sur son passé
Morvan
Shakespeare

AUX ÉDITIONS STOCK

Clairière

A LA RENAISSANCE DU LIVRE

Vers l'Ouest

Prochainement :

AUX ÉDITIONS RIEDER

Napoléon

MAURICE CONSTANTIN-WEYER

P. C.
DE COMPAGNIE

ÉDITION ORIGINALE

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

LES ÉDITIONS RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
PARIS
MCMXXX

PQ 2605. O475 P5

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE UNE ÉDITION ORIGINALE SE DÉCOMPOSANT COMME SUIT :

10 exemplaires sur Japon nacré, dont deux hors commerce, numérotés de NACRÉ 1 à NACRÉ 8, et NACRÉ A et NACRÉ B;

21 exemplaires sur Japon Impérial, dont cinq hors commerce, numérotés JAPON 1 à JAPON 16 et JAPON A à JAPON E;

40 exemplaires sur Madagascar, dont dix hors commerce, numérotés de I à XXX et de H. C. I à H. C. X;

75 exemplaires sur Hollande Van Gelder Zonen dont 20 hors commerce, numérotés de I à 55 et de H. C. I à H. C. 20;

225 exemplaires sur vélin pur fil blanc Lafuma, dont 25 hors commerce, numérotés de 56 à 255 et de H. C. 21 à H. C. 45;

700 exemplaires sur Tour Clermont Vincent Montgolfier azur, numérotés de AZUR 1 à AZUR 700;

100 exemplaires sur alfa mousse Lafuma non mis dans le commerce, numérotés de ALFA I à ALFA 100.

Nº 00,155

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
COPYRIGHT 1930, BY LES ÉDITIONS RIEDER.

A JOSEPH JOLINON

Je vous dédie ce livre.

La citation qui accompagne votre croix de guerre commence par ces mots « Poilu véritable ». Je ne sais si elle fait mention de vos dispositions spéciales à « ruer dans les brancards ».

Vous m'avez dit un jour, que si vous aviez servi sous mes ordres, l'affaire se serait mal terminée. Je n'en crois rien. Je vous aurais emmené faire quelques promenades nocturnes au travers du « *no man's Land* » comme j'y ai conduit tant de «cabochards», et après ce service, nous serions revenus les meilleurs amis du monde. Vous seriez devenu quelques années plus tôt pour moi ce que vous êtes et que sont la plupart de mes anciens soldats : un ami. Les combattants de la grande guerre ont aimé leurs chefs. Ils s'en aperçoivent aujourd'hui mieux qu'alors.

Et, cette affection, souvent invisible, a été l'un des secrets de notre victoire. C'est aussi, croyez-le bien, la récompense dont l'officier français s'enorgueillit le plus.

Votre frère d'armes,

M. C.-W.

241452

I

UN DINER D'ANCIENS COMBATTANTS

Voici des pages sur la guerre. Elles sont extraites de mon carnet de route. Elles ont été écrites au fil des jours, sans rancune et sans vanité. Elles ont peut-être une valeur anecdotique. Ce n'est pas pour cela que je les publie, et il faut que je m'en explique.

Dans le courant du mois de mars 1929, j'ai dîné à Lyon, dans un cabaret, avec plusieurs amis, bien différents les uns des autres par leur vocation, par leur tempérament et par leurs idées politiques ou philosophiques. L'un d'eux, le commandant Ch..., est un de nos aviateurs les plus distingués. Il a appartenu, pendant la guerre, à la N. 12, une de nos plus brillantes escadrilles de chasse. Cette formation aérienne, commandée alors par l'admirable capitaine de Bernis,

comptait parmi ses pilotes Navarre, Robert, de Sevin, Pelletier-Doisy. Mais ceux de leurs frères d'armes que le grand public ne connaît pas, les deux frères Quellenec, Moinier, et les autres, n'étaient inférieurs ni par le courage, ni même, peut être, par leurs qualités professionnelles, à ces héros dont j'ai prononcé les noms et dont deux sont entrés à jamais dans le sommeil. L'indulgence du capitaine de Bernis et la camaraderie de ses compagnons d'armes m'ont permis de recevoir, à cette escadrille, moi, fantassin, le baptême de l'air. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour imaginer le clair regard de mon pilote Quellenec, le ronflement de l'hélice, l'aspect enchevêtré de ces tranchées que je défendais avec ma section, et d'où j'avais souvent envié la libre audace des soldats de l'air...

J'avais donc retrouvé Ch... à Lyon. Je ne sais pourquoi je n'écris point son nom en entier, car, tout en continuant une brillante carrière d'aviateur, il s'est

imposé au public par un très honorable roman d'aventures aériennes. Avec lui, le capitaine M..., admirable cavalier passé dans l'infanterie pendant la guerre. Il a été mon chef et mon frère d'armes. C'est en grande partie à lui que je dois d'avoir surpris quelques-uns des innombrables secrets du commandement. Il y avait, aussi, un autre camarade du même régiment, le capitaine C... Un de mes anciens subordonnés, le bon peintre lyonnais Seignobos, qui servit sous mes ordres comme sergent. Enfin, Joseph Jolinon, l'écrivain de *Valet de gloire*.

Vous connaissez le thème de ce très beau et très troublant livre de guerre, discuté, et, d'ailleurs, discutable. Il faut comprendre. Sous cette solide forme romanesque, dans laquelle il excelle, Jolinon fait revivre des âmes de simples soldats. Ce sont des êtres qui souffrent et qui ne comprennent pas toujours parfaitement ni l'idéal qu'ils servent douloureusement, ni les desseins secrets

du commandement. Il y a parmi eux des résignés et aussi des révoltés. Dans l'un des chapitres les plus tragiques de son livre, Jolinon nous fait assister à ces mutineries de 1917, dont les principaux responsables, ceux de l'arrière, n'ont jamais été châtiés. Chaque *Chanson de Roland* a ses Ganelons, mais il y a des époques qui manquent de justiciers. La nôtre en est une.

J'ai dit plus haut que le livre de Jolinon est discutable. Pourquoi? C'est qu'il est incomplet. Il partage, avec la plupart des livres qui ont été écrits sur la guerre, cette méconnaissance du rôle de l'officier qui atteint à son maximum dans *le Feu* de Barbusse. Dorgelès lui-même, à qui nous devons le plus admirable, sans contredit, de nos romans de guerre, n'a fait qu'effleurer le véritable caractère de l'officier. Duhamel l'ignore aussi. La lecture des livres de Fritz von Unruh et de Remarque me donne à supposer que la même injustice a été commise à l'égard

de l'officier allemand. Nous, qui avions l'honneur de commander pendant la guerre, et dont beaucoup avaient commencé la campagne sous le sac de soldat de deuxième classe, nous savions la souffrance de nos hommes. Ils ignoraient l'angoissante tragédie de nos âmes. C'est un terrible devoir que celui d'être officier de troupe. Il n'est pas toujours facile de concilier la pitié et la discipline. Il n'est pas de cœurs qui aient excusé plus largement les défaillances trop humaines des soldats que ceux de leurs chefs. Mais un devoir plus immédiat les dominait. Il leur fut cruel.

On comprendra qu'ayant le bonheur de voir Jolinon réuni à la même table que mes anciens camarades, j'avais amené la conversation sur le sujet qui pouvait le mieux éclairer l'auteur de *Valet de gloire*. Il nous écoutait évoquer nos souvenirs communs. Ils se pressaient, désordonnés. Les associations d'idées nous menaient d'un bout à l'autre de

l'immense champ de bataille. C'était une réplique à son livre, qui n'a pas été perdue, si j'en juge par quelques lettres que je conserve précieusement.

C'est en pensant à cette soirée que j'ai feuilleté mon vieux carnet de route, devenu presque illisible. J'y ai choisi, justement, ce qui a trait au commandement d'une compagnie d'infanterie. Un Dorgelès, un Duhamel, un Jolinon ont apporté sur l'*homme* d'extraordinaires et émouvants documents. Mais on ignore encore ce que pouvait souffrir un officier.

II

LE VOYAGE DE SALONIQUE

J'ouvre mon carnet de route à la fin du mois de novembre de l'année 1916. Mon régiment, le 58e d'infanterie, occupait alors un secteur, bien connu depuis, sous le nom de Chemin des Dames. Il était considéré à cette époque comme un lieu de repos pour les troupes fatiguées. C'était le cas pour ma division qui avait eu la sanglante gloire de défendre Verdun durant tout l'été de cette année-là.

Cette division était la 30e. Elle faisait partie de ce 15e corps d'armée sur lequel ont couru tant de légendes. L'occasion se présente, pour moi, de démontrer la fausseté de ces légendes. Je vais tenter de le faire. Au surplus, en écrivant ces souvenirs — j'en avertis ici le lecteur — j'ai l'intention de laisser courir librement ma plume et ma pensée.

Le 15e corps était entré en contact avec les Allemands, dès le début de la campagne, au village de Lagarde, en Lorraine. L'action avait dû se passer le 10 août, si mes souvenirs sont exacts. Le 3e bataillon du 58e et deux bataillons du 40e s'étaient heurtés à une organisation défendue par des mitrailleuses, dont on ignorait encore les effets. La plupart des officiers avaient été tués ou blessés, en entraînant leurs troupes à l'attaque. Les effectifs avaient subi des pertes effroyables pour un résultat nul.

Les deux régiments avaient été reconstitués tant bien que mal, à l'aide de renforts hâtivement envoyés. Le 19 août, le 58e régiment d'infanterie, se croyant sous le couvert de la cavalerie d'exploration, et ayant négligé d'assurer un service de découverte, avait tranquillement fait halte, vers midi, aux abords de la forêt de Kôking. Ce manque de liaison et de précautions dénote une faute de commandement, qu'il convient de relever

impitoyablement. A peine les unités ont-elles formé les faisceaux, que toute l'orée des bois s'allume. Le colonel Jaguin, à cheval, se précipite à l'endroit le plus exposé et s'écrie : « Haut les cœurs! En avant! A la baïonnette! » Les faisceaux sont rompus, et le 58e, d'un seul élan, malgré de lourdes pertes, entre dans la forêt, d'où il chasse les avant-gardes ennemies. Encore une journée terriblement sanglante. Mais on a vu fuir l'ennemi et le moral n'est pas mauvais.

Le colonel Jaguin, dont la bravoure est hors de cause, est vraiment un homme d'une imprudence rare. Il n'a pas son pareil pour entraîner les hommes. Dans la journée du 19, il a chargé à cheval en tête de la ligne des tirailleurs. C'est miracle que ni lui, ni son officier adjoint, le capitaine Lapenne — qui tente en vain de lui donner de sages conseils, — n'aient été touchés. Quel merveilleux chef de section! Mais ce colonel ne mérite que deux galons. Pas un de plus! Car

ni la leçon du 10 août, ni celle du 19, ne lui ont servi.

Le lendemain de cette chaude journée, le 20 août, le 58e marche sur Dieuze. Il y a là un polygone d'artillerie, sur lequel tous les canonniers allemands se sont entraînés. Il conviendrait de s'en méfier. Pas plus que la veille, du reste, on ne sait où est l'ennemi. Raison de plus pour avancer avec prudence. La formation en colonne de route, les compagnies serrées les unes contre les autres, est bien la moins indiquée de toutes. C'est cependant celle que l'on prend. Tout à coup, l'air s'emplit de vrombissements inattendus. Par salves de quatre coups, les 210 encadrent la colonne de route. Il y a un flottement qui ne saurait surprendre chez des troupes mal aguerries, tombées dans une embuscade. Les officiers survivants se dépensent pour reprendre en main les hommes affolés. Dès qu'ils ont réussi à leur faire prendre une formation de combat convenable,

ils reçoivent l'ordre d'entraîner leurs troupes en avant. Ils tombent sous le feu des mitrailleuses.

Sur ces unités dispersées, tourbillonnantes et décimées, les Allemands passent à la contre-attaque. Les quelques officiers survivants, ceux des hommes qui ont gardé leur sang-froid, font héroïquement tête. Le colonel Jaguin pleure comme un enfant. Il étreint son drapeau. Il tente de se faire tuer. Ce même capitaine adjoint que j'ai nommé déjà, Lapenne, un jeune officier calme, froid et intelligent, se révèle immédiatement le véritable chef du régiment. Il a jugé la situation. Il prend les mesures nécessaires pour assurer la retraite du régiment et couvrir, avec la poignée d'hommes qui lui reste, le repli de l'artillerie et des convois. En cette retraite, où les régiments étaient réduits à trois cents hommes à peine, le 15e corps ne perd pas une pièce d'artillerie.

Lorsque, trois jours plus tard, la

5e armée attaquera, malgré les avis éclairés de son chef, le général Lanrezac, combien de pièces de canon ne laisseront pas aux mains de l'ennemi ces divisions que nul n'osera blâmer?

J'ajoute, maintenant, que le 15e corps, reconstitué, réorganisé, s'est très honorablement conduit, depuis, sur tous les champs de bataille où il a été appelé à servir.

D'où vient donc cette défaillance du début? Je réponds immédiatement : de la politique.

Une des erreurs du recrutement régional, c'est de réunir des officiers de réserve qui sont maires, conseillers généraux ou députés — ou candidats à ces fonctions — à des hommes qui sont leurs électeurs. On m'objectera que ce vice n'est pas particulier à la 15e région. C'est vrai. Mais la 15e région fait partie de celles où l'instruction militaire est la moins poussée. D'abord, parce que les effectifs y sont moins concentrés que près de la

frontière allemande. Une des premières nécessités de la préparation militaire, c'est de mettre ses cadres en face de situations aussi près de la réalité que possible, dans tous les domaines. Cela n'est tout d'abord faisable que si l'on remue de grosses masses d'hommes. La leçon des journées de Kôking et de Dieuze, c'est que le commandement du 15e corps n'a pas su assurer sa liaison avec la cavalerie d'exploration. C'est aussi que le service de sûreté n'a pas fonctionné. Habitués à marcher sur les routes, sac au dos, sans autre but que de couvrir des kilomètres, les régiments du 15e corps n'ont su organiser ni patrouilles, ni flanc-gardes. Enfin, il faut bien le dire, les officiers les plus distingués, ceux qui avaient quelque chance de recevoir un jour les étoiles, servaient de préférence dans les garnisons de frontières, où ils avaient plus de chances de s'instruire et d'attirer sur eux l'attention de leurs chefs. Le niveau moyen des officiers, au

début de la guerre, était certainement moins élevé au 15e corps qu'au 20e ou qu'au 21e corps. Et me voici revenu à l'un des points principaux que je prétends prouver ici : c'est qu'on ne démocratise pas l'armée. L'officier doit toujours être un homme de l'élite. Un aristocrate. J'emploie le mot dans son sens étymologique le plus large, me rappelant la fière devise que Glaucos, fils d'Hippolochos, reçut de son père : Αἰὲν ἀριστευειν καὶ ὑπεροχον ἔμμηναι ἄλλων : « Toujours exceller et s'élever au-dessus des autres. » Favoriser l'avènement des médiocres, c'est, de tout temps, préparer de terribles destinées à ceux dont ils seront les chefs.

* * *

Le 58e d'infanterie avait donc figuré honorablement sur la plupart des grandes scènes de la guerre, depuis la bataille de la Marne. Il venait, comme je l'ai dit, d'assurer au groupement Mangin la dé-

fense d'un des secteurs de la rive droite de la Meuse, devant Verdun. Il se refaisait tranquillement dans les tranchées tranquilles du Chemin des Dames, sans trop s'inquiéter du lendemain. Les officiers suivaient des cours variés. Je venais de faire un stage aux mitrailleuses et aux fusils-mitrailleurs, et j'avais à peine terminé mon instruction que je recevais l'ordre de me préparer à partir pour Saint-Omer, afin d'y apprendre de nos alliés britanniques le maniement de leurs nouveaux engins de tranchée. J'étais, en outre, averti d'avoir à me munir d'un pantalon long, les habitudes anglaises ne tolérant pas la culotte et les bottes à la table d'un mess. Le choix s'était porté sur moi en raison de ma connaissance approfondie de la langue anglaise. Je me réjouissais de pouvoir enfin goûter quelques jours d'une réelle détente, lorsqu'une nouvelle imprévue vint arrêter mes préparatifs de départ. Nos cuisiniers et nos caporaux d'ordinaire

affirmaient, avec un ensemble touchant, que nous allions être retirés du front occidental et envoyés quelque part ailleurs. Ils ne savaient encore si c'était en Italie, en Algérie — on y parlait de troubles graves — ou en Macédoine.

On a beaucoup blagué les « rapports des cuisines ». C'était oublier qu'ils étaient fondés sur d'excellentes raisons. Les services du ravitaillement étaient nécessairement avertis quelques jours à l'avance. Ils avaient à prendre des dispositions particulières. Les instructions qu'ils recevaient avaient beau être confidentielles, elles n'en parvenaient pas moins à la connaissance de quelque bavard. Le commandant de compagnie, examinant avec le fourrier et le caporal d'ordinaire le nombre des rations livrées par l'officier d'approvisionnement, apprenait ainsi, vingt-quatre heures avant son chef de bataillon, qu'un mouvement du régiment était imminent. Le chef de bataillon, informé par ses capitaines,

haussait les épaules. Le lendemain, la décision du colonel lui apportait confirmation de ce bruit auquel il avait refusé de croire.

Les préparatifs de ce départ pour l'Orient — car c'était à Salonique qu'on allait — sembleraient, à première vue, n'intéresser guère cette histoire. Cependant, les fautes d'organisation ont été telles que, à la date du 17 décembre, je relève sur mon carnet la brève remarque suivante : 17 *décembre* 1916. — *Oulchy-Breny. — Ordres et contre-ordres. Méconnaissance totale de l'âme de la troupe. Trop peu de permissions.*

En effet, le commandement supérieur avait sagement décidé d'envoyer en permission tous les hommes en partance pour l'armée d'Orient. Cette mesure était fondée sur de graves raisons. Les allées et venues des permissionnaires de l'armée d'Orient exposaient à des pertes considérables par torpillage. Le souci de l'humanité commandait donc de dimi-

nuer ce péril dans la mesure du possible. Pour cela, il n'y avait pas de meilleure méthode que d'envoyer les hommes en partance dans leur famille avant l'embarquement.

Mais le commandement intermédiaire avait des timidités extraordinaires en pareille matière. Alors que la plupart des commandants de compagnie, comprenant l'esprit dans lequel ces permissions étaient accordées, proposaient d'envoyer immédiatement chez eux la moitié au moins de l'effectif, ils eurent la surprise de voir réduire considérablement le nombre des élus. Ils objectèrent en vain que le service n'avait pas à en souffrir, que le nombre des restants était suffisant à assurer l'embarquement du matériel. On ne les écouta pas. Quelques-uns d'entre eux eurent le courage de représenter au commandement que les hommes ne comprendraient pas, et que ces restrictions feraient l'effet désastreux d'une brimade. On leur rappela sèchement qu'ils étaient

là pour exécuter des ordres, et non point pour donner un avis qu'on ne leur demandait pas.

D'honnêtes figures de poilus, qui se réjouissaient de partir le jour même, s'allongèrent. Les commandants de compagnie et les chefs de section durent recommencer la plus dure des tâches, celle de raisonner leurs hommes. En eux-mêmes, ils blâmaient les mesures prises par le commandement. Mais cela, ils ne pouvaient pas le dire. Une phrase magnifique leur revenait à la mémoire : *La discipline faisant la force principale des armées, il importe que tout supérieur obtienne de ses subordonnés une obéissance immédiate et une soumission de tous les instants.* Ils furent les serviteurs dociles de la discipline. Mais ils eurent la douleur de constater que quelques-uns de ces vieux soldats qui avaient si noblement combattu à leur côté les saluaient plus froidement. Bref, le système de permissions fut si mal réglé

qu'une partie de notre effectif ne put avoir que quatre jours, au lieu de douze qui étaient promis. Le capitaine M... et moi, nous fîmes un point d'honneur de n'en point prendre davantage.

Et, cependant, nous passâmes près d'un mois dans la banlieue de Toulouse, où se rassemblait la division. En dépit des marches et du renouvellement de l'équipement, nos hommes avaient de longues heures de loisir, que beaucoup occupaient assez mal... Il y eut, à l'embarquement, qui eut lieu à Marseille, le 16 janvier 1917, à bord de l'*Amiral-Olry* (pour mon bataillon), le nombre habituel de déserteurs. Un ou deux hommes par compagnie, je crois. J'appris que ce déchet était largement prévu par les services d'Etat-major.

*
* *

L'*Amiral-Olry* était un vieux raffiot, et je crois qu'il n'a pas survécu à la

guerre. Son commandant avait été torpillé, sur un autre navire, quelques mois auparavant. Il ne se faisait aucune illusion sur la sécurité de la mer « amarissime », non plus que sur l'efficacité des deux pièces de 75 amarrées à l'entrée des coursives, et dont les prétentions s'élevaient jusqu'à nous défendre de l'attaque des sous-marins.

La ceinture de sauvetage au flanc, ceux des hommes qui n'avaient pas le mal de mer regardaient se perdre dans les embruns les hautes côtes de la Sardaigne, ou les rochers sombres de Malte. Le 19, au large de cette dernière île, nous fûmes dépassés par un magnifique transport britannique, et nous échangeâmes des hurrahs avec nos alliés. Le 22, nous passâmes très près de l'île de Cerigotto, l'antique Cythère. Je m'imaginais les îles grecques d'après Porquerolles, qui me semble une habitation acceptable pour n'importe quelle divinité. Cythère m'apparut comme un rocher aride, de couleur

ocrée. Une terre véritablement inhospitalière, indigne de celle que *sa seule démarche fait connaître pour une déesse*, comme parle Virgile. Le 23, au matin, nous reconnûmes la pointe de la Crête, sur laquelle se brisaient de furieuses vagues. (Depuis deux jours, le père Protée menait paître ses troupeaux, et la Méditerranée était toute verte et blanche comme un pâtis à moutons). Le soir de ce même jour, nous entrâmes dans les eaux d'Asie Mineure. Nous passâmes en vue de Pathmos, et une ville turque, toute blanche, nous domina de haut.

Au cours de la nuit du 23 au 24 janvier, nous eûmes une alerte assez chaude. La partie de bridge dont j'étais l'un des joueurs habituels s'était terminée assez tard, vers minuit. Je venais de descendre dans ma cabine. J'étais en pyjama, allongé sur la couchette supérieure, en train de fumer ma dernière cigarette, tandis que mon compagnon de cabine, le lieutenant D..., commandant la

11e compagnie, ronflait à poings fermés au-dessous de moi, complètement habillé, comme il le faisait depuis le début de la traversée, par crainte des sous-marins. A ce moment, un choc violent me jeta presque sur le plancher. Il y eut, en haut, un certain tumulte, et je perçus nettement le bruit de l'eau qui s'écoule : f... f... fl... ou... ou... ou. D..., réveillé en sursaut, bondit hors de sa couchette, tout gonflé de sa ceinture de sauvetage. Il me demanda si notre navire avait été torpillé. Je lui répondis que la chose me paraissait infiniment probable. Les coursives intérieures et extérieures s'emplissaient déjà de monde. Nos poilus grimpaient hâtivement vers le pont. D..., sans écouter les conseils de calme que je lui donnais, essayait vainement de se frayer un passage pour monter avec eux. Il était, à chaque instant, repoussé dans l'étroite cabine où je m'habillais tranquillement, tentant en vain de faire entendre à mon camarade que le choc avait eu

lieu tout à fait à l'avant du navire, et qu'il n'y avait aucun danger immédiat de couler, à moins qu'une seconde torpille nous prît en plein milieu, auquel cas aucune précipitation ne pourrait nous sauver. Je n'avais pas fini de fumer ma cigarette que les événements me donnaient raison. Les hommes, repoussés du pont, redescendaient déjà, et faisaient circuler la nouvelle que nous avions été abordés, dans la nuit, par un autre vapeur qui, comme nous, naviguait tous feux éteints. Il s'agissait du *Nivernais*, qu'un incident quelconque de navigation avait jeté hors de sa route. Les deux navires s'étaient heurtés par l'avant. Dans la collision, l'eau avait jailli entre les deux navires, et c'était son écoulement que j'avais entendu. Le navire abordeur nous avait enlevé notre ancre de bâbord, et nous avait, en échange, laissé, incrustée dans notre bordage, une ancre à lui et quelques centaines de maillons de chaînes. Notre avant

était éventré, le servo-moteur faussé par le choc. Durant la journée du lendemain, on essaya de relever cette chaîne qui traînait. Le mât de charge cassa sous le poids, deux ou trois matelots furent contusionnés, et le second capitaine eut le bras fracturé. Il fallut couper un maillon pour se débarrasser de cette charge. Cependant, l'avarie du servo-moteur avait sur notre navire des répercussions inattendues. Il gouvernait plus qu'en zigzag. Pour employer une expression chère aux marins anglais, le grand serpent de mer se serait cassé les reins à vouloir le suivre. En tout cas, un sous-marin aurait eu quelque peine à nous prendre pour cible. Mon carnet de route note qu'un des sergents de la section que je commandais alors, Blachère, réveillé par ses camarades au moment de l'incident, et pressé par eux de monter sur le pont, leur avait répondu : *Mori per mori, tant vaut dormi.* (Mourir pour mourir, autant vaut continuer à dormir).

Et il s'était tourné du côté gauche sur le côté droit pour continuer son somme. Ce Blachère était un homme de sang-froid qui avait donné sa mesure en Champagne 1915, et à Verdun.

Le reste de notre voyage se fit sans incidents notables, sauf que, par suite de nos avaries, nous perdîmes le convoi, et que nous ne ralliâmes Salonique que le 25 janvier, après neuf jours de traversée.

Le 23 janvier nous eûmes, pour la première fois, l'éblouissante vision de l'Olympe, couronné de nuages, aux flancs neigeux, séparés de la mer par un brouillard rose et bleu.

Nous débarquâmes à Salonique par un matin gris et sale. Les minarets paraissaient dépaysés sous le crachin. Les navires de guerre fumaient tristement. Dans les rues boueuses, des buffles crottés traînaient lentement les charrettes macédoniennes. Aux carrefours, les indigènes subissaient les brutalités

policières. Le poing du gendarme anglais, la canne du gendarme français mettaient un peu d'ordre dans cette population humblement malveillante.

III

AU CAMP DE ZEITENLICK

Les troupes du camp retranché de Salonique, qui n'étaient pas en ligne, bivouaquaient en général à Zeitenlick, à quelques kilomètres hors de l'enceinte de la ville. Français, Britanniques, Italiens, Russes et Serbes y voisinaient, sans trop fraterniser. Les soldats russes nous ignoraient. Les Serbes, amaigris encore par l'épouvantable retraite, nous regardaient avec méfiance. (Un de leurs grands chefs n'avait-il pas déclaré qu'il n'y avait que deux armées, la serbe et l'allemande?) Les soldats anglais ne fréquentaient les bivouacs français qu'à la fin du mois, pour y liquider quelque imperméable, quelque tente, voire même quelque mulet. Il s'agit là, on le comprend, de la partie la moins recommandable de l'armée bri-

tannique, l'espèce qui dit, dans un poème de Kipling : *Nous sommes de pauvres agneaux égarés. Bée... bée... bée...* Quant aux Italiens, mal nourris de macaroni cuit à l'eau, sans assaisonnement d'aucune sorte, ils se pressaient autour de nos cuisines roulantes, bien accueillis par nos soldats, qui leur refilaient fraternellement le rabiot de soupe et de viande.

Pourquoi, toutes les nuits, des balles sifflaient-elles à travers le camp? Qui les tirait? Mystère! La première nuit, tandis que je me déshabillais, les pieds nus dans mes sabots — il y avait dix centimètres de boue sur toute la surface du camp — l'une d'elles passa en chuintant à travers les toiles de mon marabout. Il s'en fallut d'un rien qu'elle me frappât en plein front. J'appris le lendemain qu'il n'y avait guère de nuit qui se passât sans un accident mortel, et que cette fusillade venait principalement du camp russe.

Le lendemain de notre arrivée, nous

nous mîmes à installer sérieusement notre bivouac. Les poilus reprirent, en maugréant, leur éternel métier de terrassiers. Sous la direction du chef de section, des rigoles se creusèrent autour des tentes-abris. Un système de canalisation fut improvisé pour draîner l'eau. Une pluie fine ne cessait de tomber, qui se transformait en neige, là-haut, sur les cimes des premiers contreforts des monts Rhodope. Dans le courant de l'après-midi, un coup de vent déchira un peu les nuages, et nous eûmes la brusque et éphémère vision de la rade ensoleillée, bleu et or mélangés, avec, au fond, dominant de haut une clôture de brumes violettes, l'énorme masse verte et rose de l'Olympe neigeux.

Pendant que les hommes s'occupaient à assainir leur campement, le capitaine M..., qui commandait la compagnie, m'emmenait passer l'inspection des fusils-mitrailleurs de notre unité. J'en retrouve trace sur mon carnet de cam-

pagne, et je le transcris ici. Je note qu'après essai, je fis envoyer à l'alésage trois de ces armes — sur huit. Nous venions seulement de les toucher et elles n'avaient encore pas servi, sauf pour quelques tirs d'exercice. Ce détail contribue à marquer la malfaçon des fabrications de guerre, et la légèreté — ou la complicité — avec laquelle étaient réceptionnées les fournitures de l'armée.

*
* *

Dès les premiers jours qui suivirent notre arrivée, je remarquai de curieuses évolutions dans la façon d'agir de certains de nos camarades ou de nos chefs. A la 5e armée, d'où nous venions, (du front français), il était, paraît-il, bien porté d'aller à la messe. Ces mêmes, exactement, qui, il y avait un mois à peine, nous faisaient à M... et à moi, reproche de notre tiédeur, et qui affectaient de mal comprendre que nous profitassions de la liberté des dimanches matin au canton-

nement pour tenter de gagner quelques heures de sommeil, cessèrent d'afficher leur zèle religieux. Nous eûmes même la surprise, dès le premier dimanche, de recevoir un tableau d'exercices pour la matinée, combiné de telle façon qu'il devenait impossible d'entendre le moindre office. C'est que nous étions à l'armée Sarrail. Il faut noter aussi que la division était alors commandée par le général C..., qui, dès le temps de paix, signalé comme particulièrement sectaire, avait donné des preuves manifestes d'insuffisance comme lieutenant-colonel, lors des manifestations antimilitaristes du 240e régiment de réserve. Quoi qu'il en soit, à l'égard de mes hommes, même aussi peu religieux que fussent la plupart d'entre eux, la chose prenait la proportion d'une brimade. Je pris sur moi d'exempter régulièrement de service trois des poilus de ma section, que je savais pieux, et de leur donner l'autorisation d'assister à la messe de l'aumônier de la division.

Ce jour-là, je constatai avec tristesse l'état de santé du capitaine M... Depuis les attaques de Champagne, où il s'était extraordinairement surmené, il avait toujours dédaigné de prendre le moindre repos. A la tranchée, il donnait lui-même l'exemple de la vigilance, ne dormant jamais la nuit, faisant dans son secteur des rondes incessantes, inspectant les brèches faites dans les réseaux de fil de fer par les projectiles, mettant au besoin la main à la besogne pour qu'elles fussent réparées plus vite, sans que la tranchée fût dégarnie d'un défenseur et que le repos des hommes qui n'étaient pas de quart fût écourté ou troublé. A Verdun, que nous avions tenue sans répit du 22 juin au 16 août 1915, en première ligne, il avait fourni une dose d'énergie vraiment extraordinaire. Il y avait vingt-huit mois que nous vivions côte à côte, lui lieutenant et moi sous-lieutenant, tout d'abord, puis lui capitaine et moi lieutenant et j'avais appris à l'aimer

comme un frère. Il était plus jeune que moi de dix ans. La guerre l'avait trouvé élève à l'Ecole d'application de Saumur, jeune sous-lieutenant de dragons, encore plein de cet extraordinaire feu des saint-cyriens. Par un coup de hardiesse étonnant, le 5 août 1914, il avait eu la première citation de sa division de cavalerie, à une époque où les citations étaient rares. En février 15, il avait demandé à passer dans l'infanterie, au moment même où je venais d'être nommé sous-lieutenant. Nous avions commandé deux sections, côte à côte, dans la même compagnie, sous les ordres d'un vieux colonial qui fumait l'opium, et qui, dans la tranchée du bois en H, devant Verdun, se baladait nu dans son kimono de soie étourdissante, à vingt mètres des Fritz. Nous avions mené de concert l'évacuation de ce fou charmant et dangereux, qui, au moment du danger, nous passait toutes les responsabilités et s'allongeait tranquillement sur la paille de sa cagna,

pour fumer sa trentième ou quarantième pipe d'opium, en rêvant à quelque lointaine congaï, tandis que son ordonnance, transformé en boy, faisait docilement grésiller la boule de drogue sur la lampe d'argent. Nous avions peiné ensemble pour reprendre la compagnie en main et pour en faire, ce que je puis dire avec fierté qu'elle était, la première du régiment. On ne sait pas assez quels services les cavaliers ont rendus dans les armes où ils ont servi. Tout d'abord, ils y ont apporté « l'esprit cavalier ». C'est une chose qu'on connaît mal. La première chose qu'apprend un officier de cavalerie, c'est que son arme est celle *du sacrifice et des décisions rapides*... On lui enseigne ensuite à se débarrasser d'une quantité de préjugés mesquins. Et, surtout, on le forme à veiller à des détails matériels dont l'importance est considérable. Un chef de peloton, habitué à inspecter de près l'état de ses chevaux, après une marche, agit tout naturellement de même

avec ses hommes. Quelle que fût la fatigue du capitaine M..., lorsque la compagnie atteignait enfin au cantonnement après une longue marche, je ne l'ai jamais vu manquer à inspecter minutieusement le couchage des hommes, escorté du chef de section et du fourrier. Je l'ai vu administrer un magistral coup de pied quelque part au fourrier de la compagnie, parce que celui-ci avait fait à la légère le cantonnement des hommes. Et, avant de se reposer à son tour, il trouvait encore la force d'inspecter, avec le caporal d'ordinaire, les cuisines et l'approvisionnement en vivres. Il n'était, à cette époque, guère plus qu'un adolescent. Mais son feu était tempéré par un parfait sang-froid. Chacun des hommes de la compagnie connaissait son courage au combat. Ce qu'ils ignoraient, c'était cette autre forme de courage, bien plus rare, bien plus précieuse, qui consistait à résister fermement aux erreurs du commandement. Cette magnifique qualité s'était manifestée tout par-

ticulièrement à Verdun, où M... avait bellement refusé au colonel l'exécution de travaux qu'une reconnaissance menée en commun par lui et moi nous avait démontrés comme devant se terminer en catastrophe pour l'effectif qui y serait affecté, sans aucune espèce d'avantage possible. Il y avait gagné l'hostilité du colonel et du chef de bataillon. Après quarante-huit jours d'héroïsme quotidien, il était sorti de Verdun sans une citation, alors que notre voisin de compagnie, le lieutenant D..., déjà nommé, qui commandait la 11e, et dont nous avions ramené ensemble au combat l'unité débandée, après avoir cravaché et menacé de notre revolver son chef misérablement terré au moment où il eût dû se montrer, trouvait moyen de sortir de sa honte avec une croix de guerre, pour l'affaire même où nous avions fustigé sa lâcheté. La mer avait achevé d'éprouver la santé de M..., et le médecin-major du régiment, le docteur C..., insistait énergiquement pour

qu'il consentît enfin à entrer à l'hôpital.

En conséquence, le 31 janvier, je perdais mon chef et mon camarade, évacué sur la villa Allatini, et je prenais, d'ordre du colonel, le commandement de cette 9e compagnie du 58e où je venais de servir pendant vingt-huit mois comme chef de section.

*
* *

L'évacuation de M...et la prise de commandement de la 9e compagnie devaient avoir pour moi les répercussions les plus inattendues, des conséquences quasi romanesques et un peu tragiques. Ceux qui croient que l'aventure est désormais bannie de la terre ignorent tout de la subtilité avec laquelle les événements s'enchaînent les uns aux autres.

J'avais passé toute la journée du 31 janvier à éplucher, avec mon sergent-major Peyranne, la comptabilité de ma compagnie. Qu'elle fût en ordre, je n'en

doutais pas un instant. La scrupuleuse administration de M... m'était bien connue, ainsi que la probité de Peyranne, excellent comptable dans la vie civile. Ce que j'en faisais, c'était pour m'initier à ces devoirs nouveaux qui allaient être les miens. Commander une section d'infanterie, c'est être le premier et le plus brave soldat de cette section; c'est avoir un esprit de justice suffisant pour répartir le plus équitablement qu'il est possible les corvées et les très menues faveurs dont dispose un lieutenant ou un sous-lieutenant; c'est aussi se préparer à prendre à n'importe quel moment le commandement laissé vacant par suite d'un des hasards journaliers de la guerre. Pour me préparer au rôle de commandant de compagnie, j'avais eu l'exemple quotidien d'un capitaine, qui, je l'ai dit, était admirable. Avec un vieux Salluste, retrouvé dans une maison en ruines de Béthencourt, je trimbalais dans ma sacoche ce bréviaire admirable de l'officier de

troupes (de toutes les armes) : *les Avant-postes de cavalerie légère*, par le général de Brack. Cet ouvrage, vieux d'un siècle, vaut encore aujourd'hui, parce qu'il est l'œuvre d'une expérience véritable. Il n'est guère de cavaliers qui ne s'en soient assimilé l'esprit, et c'est peut-être là qu'il faut retrouver le résumé de toutes ces qualités remarquables qui forment « l'esprit cavalier ». Où je me sentais le moins assuré de bien commander l'unité qui m'était confiée, c'était dans la partie administrative. Car un capitaine, un commandant de compagnie, n'est pas seulement l'homme qui, marchant, autant que possible, en tête de sa compagnie (*caput tenens*), assure l'exécution tactique des ordres militaires, c'est aussi le directeur d'une unité administrative. Nourrir, coucher, habiller et payer des hommes, tel était le devoir particulier du capitaine. Toutes ces choses, dont la théorie m'avait donné des notions superficielles, il fallait que je les misse en pra-

tique. L'expérience de Peyranne, vieux comptable rompu aux errements du métier, m'était infiniment précieuse. Mâchonnant sa pipe, souriant dans sa barbe poivre et sel de la naïveté de certaines des questions que je lui posais, le vieux sergent-major se montrait le plus parfait des maîtres. Je me rappelle qu'un incident comique rompit la monotonie de cette étude.

On sait que le cahier d'ordinaire doit être émargé par les fournisseurs. Nos marchands d'oignon et d'ail, en l'espèce des Macédoniens, s'étaient, d'un commun accord, refusé à signer leur nom sur ce registre. L'officier chargé des détails insistait pour que cela fût fait. Le fourrier, chargé de négocier avec les marchands indigènes, s'était heurté à un refus poli, mêlé de protestations de tendresse pour la France, et de haine à l'égard du souverain d'Athènes. Peyranne était perplexe. Pour satisfaire la sacro-sainte forme, il convenait de faire

un faux. Interrogés par moi, la plupart des commandants de compagnie avouèrent avoir recouru à ce moyen. Nous cherchâmes un nom pour les fournisseurs grecs, et le génie inventif de Peyranne me fournit celui de Καγαρασπαχι, dont l'esprit un peu gaulois ne peut être saisi que par des gens qui comprennent la langue provençale. Le cahier d'ordinaire de la 9e compagnie, pour le mois de janvier 1917, porte ce nom en marge d'une vingtaine de menus achats, à la grande joie du petit état-major de la compagnie.

Le travail de contrôle de la comptabilité et du boni nous mena jusqu'à la tombée de la nuit. Il avait plu tous les jours précédents et la terre du camp était maintenant absolument détrempée. Les oreilles bourdonnant encore des chiffres énoncés par Peyranne, j'endossai un imperméable et j'invitai un de mes sous-lieutenants à faire, avec moi, un tour dans le camp. C'était B..., un brave

garçon, pas très fin, que sa bravoure seule avait désigné pour l'épaulette, et qui commandait avec plus d'énergie que d'intelligence. Le sous-lieutenant de G... de L..., de la 11e compagnie, se joignit à nous.

Par suite de ce que je considère comme une erreur de commandement, on avait laissé un certain nombre de marchands macédoniens installer tout autour du camp, et même, dans le camp, des espèces de cantines où ils débitaient un vin de Samos frelaté. J'avais mis mes hommes en garde contre cette boisson, dont les effets s'étaient déjà manifestés. J'avais dû punir sévèrement un poilu de ma section pour ivresse furieuse. Je sentais bien que lui, buveur de vin naturel de France, s'était laissé surprendre par ce traître et gluant breuvage. La punition, que j'avais eu grand soin de ne faire figurer sur aucune pièce officielle, n'était en réalité que fictive. Elle avait, du moins, servi à modérer le goût que les autres

auraient pu avoir pour le vin de Samos. Ce même jour, l'un de mes premiers soins avait été de consacrer une partie du boni laissé à ma disposition pour acheter à l'usage de ma compagnie une barrique de vin de l'intendance, à titre remboursable. J'ai l'horreur de l'ivresse. Mais de deux maux, il faut choisir le moindre, et il valait encore mieux que mes hommes achetassent le vin de l'intendance, quitte à se mettre en gaieté, que de boire ce triste et brutal poison oriental.

A peine avions-nous fait quelques pas en dehors des limites de la compagnie que nous fûmes attirés par le feu d'une de ces baraques dont j'ai parlé. Le mercanti levantin qui la tenait vendait des allumettes, dont j'étais dépourvu, et nous dirigeâmes nos pas de ce côté.

Le feu se reflétait dans une flaque d'eau, et nous la contournâmes pour ne pas nous y embourber. Comme nous le faisions, un groupe composé de quatre ombres surgit de l'autre côté, et nous

entendîmes ricaner. Une phrase à demi étouffée parvint jusqu'à nous : « Tu vas voir comment on va les arroser. » Aussitôt, nous fûmes aspergés d'eau et de boue par un de ces individus.

C'étaient probablement des ivrognes, et, décidé à ne pas me compromettre avec eux, je m'éloignais déjà silencieusement. L'obscurité de la nuit me semblait un prétexte suffisant pour admettre que ces mauvais plaisants n'avaient pas reconnu nos galons. De G... de L... suivit, mais B..., malheureusement, ne comprit pas le motif de notre silence. Je l'entendis dire :

— Attention, vous autres, ce sont des officiers que vous vous amusez à asperger.

C'était la dernière gaffe à faire, et je le compris aussitôt. Car l'un des hommes se mit à rire grossièrement et lui répondit :

— Les officiers on les... (*ici, un mot qui brave la pudeur*), et s'ils ne sont pas contents, on leur cassera la gueule. Au besoin, on commencera par toi...

Il s'agissait de rébellion pure et simple, et je m'avançai pour prendre le nom de l'homme qui avait prononcé ces paroles. En même temps, ces quatre mauvais sujets entouraient B... et lui mettaient la main à la gorge. Il n'y avait qu'une chose à faire, et je la fis : me servir de ma canne pour dégager B... Trente secondes après nous étions maîtres du champ de bataille, assez attristés les uns et les autres. Je fis immédiatement un rapport écrit au colonel, et je me remis à mes études administratives.

*
* *

Le lendemain, 1er février, j'étais convoqué chez le major du camp. Par les flaques d'eau, sous un ciel mélancolique, je me présentai chez ce personnage. Il occupait, dans une baraque, un abri confortable. Moi, qui couchais dans la boue froide de ma tente, sans feu, qui, depuis trente mois, avais désappris ce que

c'était qu'un lit, j'oubliais l'ennui de cette convocation pour me chauffer à la gaieté de ce poêle.

D'une pièce attenante sortit un homme bedonnant et courtaud, vêtu de kaki, coiffé d'une imposante chéchia. Tout en saluant, je remarquai, par la porte entr'ouverte, l'aspect confortable de cette seconde pièce, avec son lit bien fait et son fauteuil. Les gravures égrillardes de *la Vie parisienne* décoraient le mur. Le commandant me rendit à peine mon salut, s'assit, et me laissa debout, au garde-à-vous.

Il ouvrit une chemise de carton et étala les paperasses d'un dossier. La première pièce en était le rapport que j'avais écrit pour mon colonel, et qui fut écarté d'un geste dédaigneux par le personnage.

— Hum! hum! votre rapport... On n'est pas forcé de vous croire, n'est-ce pas?

— Mon commandant!...

— Taisez-vous. Je suis le major du camp. Il n'y a que moi qui ai la parole ici.

Ainsi traité, je me figeai immédiatement. Le commandant G... déplia un second papier, dont il daigna me donner lecture. C'était une accusation nette de brutalité injustifiée, formulée contre moi par un capitaine du 40e de ligne. Son ordonnance était au nombre des quatre hommes que j'avais été obligé de rappeler à l'ordre. Cette missive, qui donnait de l'incident une version tout à fait fantaisiste, exaltait les mérites de l'ordonnance.

— Qu'avez-vous à répondre à ceci? me dit le chef d'escadron G...

— Il vous suffira de lire mon rapport, et de le contrôler par le témoignage des sous-lieutenants B... et de G... de L..., qui étaient présents au moment de l'incident, pour vous faire toucher du doigt la fausseté de cette accusation.

— Alors, vous accusez le capitaine P... d'avoir menti?

— Plus simplement, mon commandant, d'avoir été mal informé par son ordonnance.

Le chef d'escadron tira une bouffée de son cigare et prononça de nouveau les paroles déjà entendues :

— On n'est pas forcé de vous croire, vous...

— Mais enfin, mon commandant, je proteste contre les termes de cette lettre...

— Ah! non content de frapper vos subordonnés, vous insultez encore vos supérieurs.

— Mais je n'insulte personne!

— Si! vous accusez le capitaine P... d'avoir menti.

— Mais, mon commandant, qu'est-ce que le capitaine P... peut savoir de l'incident? Il n'était pas là...

— Il le sait par son ordonnance.

Impatienté, je ripostai :

— On n'est pas non plus forcé de croire ce que raconte l'ordonnance, qui,

tout de même, s'est rendu coupable d'insultes et de menaces à l'égard d'officiers.

— Le capitaine P... affirme l'honorabilité de son ordonnance, répondit le commandant G...

— Mon commandant, permettez-moi de vous faire remarquer que c'est me traiter, moi, de menteur. Mais deux autres officiers ont assisté à la scène. Vous connaissez leurs noms. Interrogez-les.

— Ce sont vos complices, et leur témoignage ne prouvera rien. Dès hier soir, j'ai interrogé les quatre hommes que vous avez si indignement brutalisés. Tous quatre vous accusent.

Il se mit à me lire le récit de l'interrogatoire des quatre soldats. Instruit par le résultat de cette première escarmouche, je me gardai bien de lui faire remarquer les contradictions flagrantes entre les quatre dépositions, ni les passages qui confirmaient entièrement le rapport que j'avais fait de l'incident. L'idée m'était

déjà venue que je pourrais avoir besoin de soumettre la chose à un défenseur, et, devant la mauvaise foi évidente du major du camp, je ne me souciai pas de révéler à cet inquisiteur les points faibles de mes adversaires. J'allais me féliciter, moins de deux minutes plus tard, de ma prudence. Après avoir de nouveau feuilleté le dossier, le commandant se tourna vers moi et me dit :

— Eh bien! qu'avez-vous à répondre?

— Je m'en tiens aux termes mêmes de mon rapport. Je n'ai rien à y ajouter, ni à en retrancher.

Il se frotta les mains, et ricana :

— Ha! ha! le général Sarrail, qui m'a chargé de l'enquête, m'a déjà fait savoir que vous serez puni sévèrement... sévèrement, monsieur!... Oui, sévèrement... Vous vous croyez dans l'armée allemande. Vous êtes dans l'armée républicaine... Oui, républicaine, monsieur.

Et il ajouta :

— Dimanche, il y avait de vos hommes

à la messe, pendant l'exercice. Vous auriez mieux fait de vous occuper de vos devoirs d'officier. Vous pouvez disposer.

Je saluai, en faisant claquer mes talons — comme à mon vieux 20e corps — et je sortis.

* * *

Il m'est assez difficile de démêler les sentiments qui se heurtèrent en moi. Fils et petit-fils d'officier, j'avais été élevé dans le culte de l'armée. Quelque chose, en elle, m'apparaissait soudain comme pourri. Ainsi, en pleine guerre, j'étais victime des idées démagogiques et sectaires. Dès mon arrivée à l'armée d'Orient, j'avais été espionné. Quelqu'un possédait une fiche sur moi, autre que ce feuillet d'officier dont j'avais tant de droits à être fier, à cause des notes qui m'avaient été données au cours de trente mois de guerre. J'étais venu d'Amérique, abandonnant là-bas tout ce que je possé-

dais. J'avais gagné ma médaille militaire, la première de la division, en prenant volontairement, devant Saint-Mihiel et Chauvoncourt, le commandement d'une section d'infanterie, au cours d'une attaque, alors que son chef — plus ou moins blessé — n'avait pas fait trois mètres hors des parallèles de départ, où ma propre compagnie était en réserve... J'avais eu toujours à la mémoire cette phrase prononcée tant de fois par mon père, à l'époque où je rêvais d'être militaire : « Un officier doit être le plus brave de ses hommes... » Jamais on n'avait réclamé de volontaires pour une reconnaissance ou un coup de main, sans que je dise : « Présent »... J'avais, après les attaques, conduit des patrouilles jusqu'aux fils de fer allemands afin de ramener mes blessés et d'enterrer mes morts... J'avais pris pour moi, toujours, et en n'importe quel secteur, le poste le plus périlleux et le plus fatigant de ma section. Rien de tout cela ne comptait. En

pleine guerre, j'étais tragiquement brimé, parce que j'avais envoyé, le dimanche précédent, quelques soldats à la messe, au lieu de leur faire faire un maniement d'armes inutile.

D'autre part, une certaine fierté me venait de souffrir, parce que j'avais fait mon devoir, et que je l'avais fait avec largeur d'esprit. Aussi je savais, maintenant, que des quatre sacripants que j'avais dû rosser, aucun n'appartenait au 58e régiment d'infanterie. Ce m'était un soulagement véritable que de penser que toute cette honte rejaillissait autre part que sur mon régiment. Jamais je ne me serais imaginé que l'esprit de corps était aussi fort. Que m'importaient le 40e et le 61e de ligne? Mon régiment seul comptait à mes yeux!

Je rentrai dans la tente qui servait de bureau à la compagnie, et je repris courageusement avec mon sergent-major le travail administratif que j'avais entrepris.

*
* *

Le 2 février, ma compagnie était de service, et j'étais occupé à mes fonctions de capitaine de jour, tandis que le reste du régiment faisait une marche dans la boue. Je jetais un coup d'œil sur les travaux de nettoyage du camp, et sur le service de garde, quand un agent de liaison du colonel vint m'avertir que j'étais attendu dans la tente du commandant F..., mon chef de bataillon.

J'y trouvai le colonel I..., le commandant et le capitaine L..., adjudant-major. C'étaient pour moi — surtout les deux derniers — des amis autant que des chefs. Leur tristesse me frappa dès mon entrée dans le marabout. Le colonel se promenait d'un air soucieux, mordillant sa moustache noire. Le commandant, les yeux perdus dans le vide, lissait sa barbe blonde, d'un geste machinal. L'adjudant-major était stupéfait et indigné.

Je les saluai et le colonel insista pour me faire asseoir sur une cantine. Il me fit un long discours, d'où il résultait qu'il avait une profonde estime et une véritable affection pour moi. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage. Le commandant continuait à détourner les yeux et le capitaine serrait les poings. Enfin le colonel rassembla son courage et me dit :

— Lisez ceci. Je n'y suis pour rien, croyez-moi.

Et il me glissa dans la main un papier.

C'était un ordre manuscrit, fort bref, de la propre main du général Sarrail. Il prescrivait qu'on me fît *immédiatement* conduire à *la prison publique* de Salonique, sous la conduite de l'officier de police (en espèce l'adjudant-major) de mon régiment. Aucune autre explication n'était donnée.

Le colonel me prit les deux mains.

— Mon cher ami, vous n'êtes pas un militaire de carrière, et il y a des choses

que vous ne savez pas, me dit-il. Vous avez le droit de refuser les arrêts de rigueur qui pourraient vous être donnés, et de demander à passer en conseil de guerre. Il n'y a que là, je crois, où vous puissiez trouver la justice.

Le commandant F... me serra tristement la main, et le capitaine L... me dit :

— Vous allez faire préparer votre cantine, vous mettre en tenue, et prendre votre sabre. J'insiste là-dessus. Vous ferez charger votre cantine sur une voiture de votre compagnie, et vous viendrez me prendre à ma tente. Nous nous rendrons à Salonique bras dessus bras dessous, et nous irons tous deux prendre quelque chose à la terrasse du café Flocca, avant d'aller à la prison. Je tiens à bien montrer que je ne me solidarise pas avec ces infamies-là.

Un quart d'heure après, nous étions sur la route de Salonique.

IV

LA PRISON PUBLIQUE DE SALONIQUE

Un maréchal des logis de gendarmerie mélancolique et déférent s'excusa auprès de moi de la pénible obligation qu'il avait à remplir. « J'étais, disait-il, le troisième officier que le général en chef avait condamné à occuper une cellule dans la prison de Zeitenlick. » Sur une question du capitaine L..., le vieux militaire ne fit aucune difficulté pour avouer qu'il était profondément indigné du traitement infligé par le général commandant en chef les armées alliées d'Orient à quelques officiers, et que, d'après lui, la discipline en était fortement diminuée. Le vieux soldat voyait juste, et quelques régiments s'en aperçurent quelques mois plus tard.

La prison publique de Salonique était un ancien hôpital allemand. Relative-

ment à la malpropreté qui règne en Macédoine, cette bâtisse avait un aspect civilisé. Au rez-de-chaussée, les gendarmes logeaient dans une salle assez spacieuse, où leurs petits lits de fer convergeaient vers le poêle. A côté était le bureau, qui servait également de chambre au maréchal des logis. Il y avait ensuite une petite pièce que partageaient deux femmes : une espionne serbe et une Française.

L'histoire de la Française était singulière. Cette femme, toute jeune, s'était éprise d'un aspirant du 61e de ligne au moment où la division avait cantonné à Marseille. Elle avait obtenu, je ne sais comment, des effets de soldat, un sac, un fusil. Ainsi équipée, elle s'était jointe à la compagnie de son amant, et avait embarqué en fraude à bord du navire. Au débarquement, le pot-aux-roses avait été découvert, l'aspirant avait été cassé, la jeune femme mise en prison, en attendant d'être rapatriée en France. Lorsque

j'arrivai à la prison,elle était encore vêtue en soldat. Je ne lui trouvai aucun charme. Les gendarmes étaient d'un avis différent. La femme serbe était une petite blonde fanée, sale et d'aspect malsain. Néanmoins, ces deux femmes, par la seule vertu de leur sexe, mettaient l'émoi au cœur des braves pandores. Quelque discrétion qu'ils y missent, je m'assurai bientôt que si, pour reprendre la phrase du bon Nadaud :

...l'épouse que j'adore
Demeure seule en son foyer,

mes gardiens n'aimaient point la solitude. Le hasard d'une promenade nocturne ne tarda pas à m'en apprendre beaucoup sur les raisons du traitement nettement privilégié dont jouissaient ces deux femmes.

Plus loin, deux autres salles étaient pleines de déserteurs allemands et bulgares. L'un de ces derniers, porteur d'une

douce et mélancolique figure, servait de tailleur aux gendarmes. A cause de cela, il était relativement libre. Les pandores l'invitaient souvent, le soir, à venir prendre un quart de café. Il apportait sa flûte, et en tirait des chants mélancoliques. Un soir, cependant, il joua l'hymne bulgare : *Coule, Maritza, aux flots ensanglantés*. Cet air ressemble étrangement à celui, bien connu, de *l'Eclair*.

Une autre salle, encore, était pleine de déserteurs du bataillon roumain, formé sur le front salonicien.

Au premier étage, au fond, il y avait une grande salle, occupée par des soldats français en prévention de conseil de guerre. La pièce voisine était plus curieuse. De beaucoup! Elle était réservée aux ecclésiastiques grecs prisonniers. Il y avait là deux ou trois ménages de popes, avec leurs familles. Mon cicerone, le maréchal des logis chef, m'assura que la promiscuité ne les gênait guère pour se consoler de leur prison en s'abandonnant

aux effusions conjugales. Il m'invita même à venir m'en assurer avec lui, telle nuit qu'il me plairait. La lampe électrique dardée à travers le judas ménagé dans la porte révélait d'habitude ces occupations nocturnes. Je confessai mon peu de goût pour ce genre de spectacles, et il n'insista pas.

Plus intéressantes étaient les deux salles suivantes.

L'une était affectée aux musulmans. Tous les hommes portaient le fez. Il y avait là des Albanais gigantesques, aux lourdes moustaches noires, aux sombres vêtements soutachés de galons, aux culottes pincées aux genoux et munies d'un fond ample et pendant; des Turcs blonds, aux yeux verts et impassibles, qui fumaient de longues pipes ou égrenaient des chapelets en noyaux d'olives. Tous convaincus d'espionner au profit de l'Allemagne.

Dans l'autre salle, enfin, la population autochtone. Des Grecs ou, si l'on veut,

des Macédoniens. Parmi eux, pas mal de gens bien vêtus. C'étaient, me dit mon guide, des négociants. Il ne croyait pas à la culpabilité de la plupart d'entre eux. « Les dénonciations, disait-il, affluaient de toutes parts. Mais, comme par hasard, c'était, le plus généralement, que des débiteurs voulaient se débarrasser d'un créancier gênant. » Il m'affirma aussi que quelques Serbes de la Macédoine avaient exercé des représailles privées. Je le crois sans trop de peine.

*
* *

J'arrivai enfin à ma chambre. C'était une froide cellule de deux mètres sur trois, meublée d'une tablette de bois blanc et d'une chaise bancale. Une paillasse, jetée par terre, devait recevoir mes couvertures et mon sac de couchage. Cette pièce prenait le jour par une petite ouverture très haute, qui ne me permettait que de suivre la course des nuages.

Elle était exposée au nord, ce qui me privait de tout rayon solaire.

Un soldat de la coloniale, en prévention de conseil de guerre, me fut affecté comme ordonnance. Tandis qu'il déballait ma cantine et disposait mon lit, le maréchal des logis chef me mettait poliment au courant de ses consignes. En principe, je devais être enfermé. Cependant, il prenait sur lui de ne pas le faire, certain que je n'abuserais pas de la liberté qui m'était accordée. Je lui en donnai ma parole. J'avais le droit de me faire apporter à manger du dehors. Ce droit m'était d'autant plus indispensable que rien n'était prévu pour me nourrir. Je note qu'en raison des frais d'équipement nécessités par mon affectation à l'armée d'Orient, il me restait si peu d'argent sur ma solde de décembre (celle de janvier ne m'avait pas encore été payée), que je fus obligé d'envoyer un gendarme emprunter pour moi quelque argent à l'un de mes camarades.

Ce soir-là, je n'avais d'ailleurs nulle envie de manger. Ma cantine contenait un réchaud à alcool et un paquet de thé. Deux tasses de ce liquide bouillant et non sucré me suffirent amplement. Le maréchal des logis m'avait prêté une bougie — en attendant que j'en puisse acheter un paquet — et je tâchai de me distraire de ma captivité en traduisant un ou deux paragraphes de Salluste. J'ouvris le livre à une bien mauvaise page. Mon destin, pour le moment, ressemblait étrangement à celui de Jugurtha.

Je venais de refermer le livre et je me préparais à me coucher, lorsque la porte s'ouvrit. Un gendarme m'apportait une tasse d'excellent café et m'invitait, avec beaucoup de respect, à descendre au corps de garde, s'il me plaisait de venir m'y chauffer. J'acceptai. La sympathie que ces vieux militaires me témoignaient avec tant de spontanéité, en même temps que de déférence, m'était particulière-

ment précieuse en ce moment. Lorsque j'entrai dans leur « carrée », ils se levèrent tous ensemble et me saluèrent, en faisant claquer leurs talons. Ils firent, sur le ruban jaune cousu à ma vareuse, des commentaires assez flatteurs.

Tandis que ses subordonnés jouaient à la manille, le maréchal des logis me racontait des choses joliment instructives. J'étais le troisième officier à qui le général Sarrail faisait les honneurs de la prison publique de Salonique. Le premier avait été un capitaine de la coloniale, qui avait puni la désobéissance d'un de ses hommes de la façon accoutumée, d'un coup de canne. Mais il était tombé sur un « électeur » des Antilles, dont le député, La Grosilière, je crois, était au camp retranché de Salonique, c'est-à-dire dans l'entourage immédiat du général Sarrail. Le capitaine de la coloniale avait subi, dans cette même cellule que j'occupais, deux mois d'arrêts de rigueur.

Le second avait été le capitaine Dugué de la Fauconnerie, qui ne m'en voudra pas, je pense, de le nommer ici. J'appris, par le maréchal des logis, que cet officier avait commis le crime d'écrire, dans une lettre adressée à sa mère, une appréciation sévère sur le général Sarrail. Le cabinet noir fonctionnait à l'armée d'Orient. La lettre fut décachetée, et le capitaine Dugué de la Fauconnerie mandé par le commandant en chef. Si ce que me raconta le maréchal des logis est exact, le général Sarrail aurait eu avec le capitaine Dugué de la Fauconnerie le dialogue suivant :

— Vous reconnaissez avoir écrit cette lettre?

— Oui, mon général.

— Que pensez-vous des termes de votre lettre?

— Je les maintiens, et j'y ajoute ceci : il est indigne d'un officier de faire état d'une lettre qu'un fils écrit à sa mère.

Coût : soixante jours d'arrêts de forteresse.

Quelle que fût ma rancœur contre les procédés du général Sarrail, il me déplaisait, cependant, de provoquer les commentaires du maréchal des logis. Descendant de toute une lignée d'officiers, j'avais appris, bien jeune, le respect de la discipline. Chose curieuse, les années de liberté sauvage que j'avais vécues au Canada avaient plutôt fortifié qu'affaibli ce sentiment. Devant la nature, l'homme se sent assez petit pour savoir tout le prix de la cohésion. Et, s'il est intelligent, il a déjà compris que celle-ci ne s'obtient qu'au prix de l'autorité.

*
* *

Durant les jours qui suivirent, je reçus plusieurs visites. La première fut celle de mon beau-frère qui avait voyagé de conserve avec l'*Amiral-Magon*. Ce dernier portait vers Salonique l'état-major

et un bataillon du 40e régiment d'infanterie. Mon beau-frère avait assisté à son torpillage par un sous-marin allemand, au large des côtes grecques, et son propre navire avait échappé de peu à une seconde torpille. Mon beau-frère était encore plein d'une effroyable vision. Il me décrivait la mise à la mer des canots de l'*Amiral-Magon*, les grappes humaines se jetant par-dessus bord, l'agonie brusque du bateau dans un jet de fumée sanglante. Un jeune lieutenant que j'avais aimé particulièrement, et dont le nom figure dans l'Anthologie des écrivains combattants tués à la guerre, Jourdan, était au nombre des victimes. Le drapeau du 40e d'infanterie reposait par quelques centaines de brasses de fond, au sud des récifs grecs. Le colonel Freydenberg avait été sauvé par deux officiers, le lieutenant Belhuomini et le lieutenant de Moro-Giafferi. Le premier, glorieusement tué depuis, était un des quelques sous-officiers promus officiers qui se montrè-

rent parfaitement aptes à commander une compagnie. Je l'avais connu sergent, deux ans auparavant, et je l'avais relevé, en cours d'attaque, devant la corne du bois de Forges. La silhouette de Moro-Giafferi, avocat, est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler. On sait moins la belle page militaire qu'il eut en 1916. Nous l'avions vu arriver à la brigade, récemment promu sous-lieutenant. C'était l'époque où nous occupions le secteur de Reims, pour nous reposer des affaires de Champagne 1915, où nous avions quelque peu souffert. Moro-Giafferi avait été attaché à la personne de son colonel en qualité d'officier de liaison, je crois, et il nous avait semblé que son rôle principal était de fournir la galerie d'une multitude de bons mots. Puis, nous avions reçu l'ordre de partir pour Verdun, et tout avait changé. Avec une jolie fierté, Moro avait demandé et obtenu le commandement d'une section, rôle autrement périlleux que celui d'ad-

joint au colonel. Je m'étais trouvé son voisin immédiat à l'endroit où la Côte du Poivre se joint au bois d'Haudremont. Le pilonnage incessant, l'énervement des attaques multipliées ne lui avaient rien fait perdre de sa bonne humeur. Sa vareuse, jadis bleu horizon, avait tourné au vert pisseux, sous les effets combinés de la pluie et de la sueur. Sa moustache tombait, et il avait une barbe de huit jours. Mais il entretenait la gaieté parmi ses hommes et parmi ses camarades, et sa tenue au feu était d'une belle crânerie. Ceux qui ne l'aimaient pas haussaient les épaules en prononçant le mot : cabotinage. Peut-être! Mais il n'est pas donné à tout le monde d'être « cabotin » devant les mitrailleuses. Qu'il soit beaucoup pardonné à Moro-Giafferi pour ce geste d'abord, et aussi pour le bel élan de sa camaraderie.

D'autres visites me furent plus précieuses encore. Des camarades officiers de mon régiment, et, parmi eux, plu-

sieurs capitaines, vinrent m'exprimer leur sympathie et leur solidarité. Ils m'engageaient à demander au général Sarrail ma mise en liberté provisoire, s'offrant, si besoin était, de me cautionner auprès de lui. Mais le mot de conseil de guerre n'avait pas encore été prononcé et j'ignorais tout du sort qui m'était réservé. Je les remerciai donc.

*
* *

Ce mot de conseil de guerre fut prononcé le 6 février. Le capitaine Jaubert, le plus ancien capitaine adjudant-major de mon régiment, entra dans ma cellule, porteur d'un volumineux dossier. Avant toutes choses, il m'embrassa. Il avait été mon capitaine au début de la guerre. Il m'avait proposé, une première fois, pour une citation à l'armée, le 24 septembre 1914, jour où avec mon camarade, le sergent Jouvent, nous avions été, à la nuit tombante, chercher dans les lignes d'avant-postes allemands trois

chasseurs du 24e qui, toute la journée, avaient poussé le tragique et déchirant cri de : « Brancardiers! Brancardiers! » Le souvenir de cette patrouille charitable — assez mouvementée, d'ailleurs — amena sur nos lèvres le même nom, celui d'Ambrosio Donnat, prix de Rome de sculpture en 1914, qui s'était joint à Jouvent et à moi. Pauvre grand artiste, tombé dans mes bras en Champagne, 1915, et dont j'ai gardé un moment la tête agonisante sur mon genou!

C'était le capitaine Jaubert qui m'avait fait nommer sergent. Il m'avait vu recevoir la médaille militaire sur le champ de bataille même, une des très rares fois où cette récompense eût été décernée en plein combat. C'est lui qui m'avait proposé pour le grade de sous-lieutenant. J'avais, alors, quitté son bataillon. Mais il savait tous mes états de services, ceux que je viens d'énumérer, et d'autres encore, et c'était presque en père qu'il m'annonçait la décision du général Sar-

rail de me déférer à la juridiction d'un conseil de guerre. Au surplus, les dépositions des quatre malfaiteurs transformés en accusateurs étaient vagues et contradictoires. La première émotion passée, le capitaine Jaubert s'était figé dans ce rôle de juge d'instruction dont il avait été chargé. Il enregistrait sans mot dire les réponses que je faisais à chacune de ces questions et les démentis que j'apportais au récit imaginé par l'accusation. J'eus grand soin de lui faire prendre acte des invraisemblances que contenaient les diverses versions des parties adverses et du manque de concordance qu'elles offraient.

* * *

Le lendemain de ce jour, j'eus plusieurs visites de sympathie. La première, et la plus matinale, fut celle des officiers de la prévôté. Ils ne venaient pas en geôliers, mais en camarades.

Ils venaient à peine de me quitter que

la porte s'ouvrit pour laisser entrer le capitaine Bec, de mon régiment. Bec, qui, après la guerre, eut un instant des velléités politiques, et fut assez longtemps maire d'Avignon, était avocat. Il venait m'offrir l'aide de son talent. J'allais justement le lui demander, encore que Moro-Giafferi m'eût fait, la veille au soir, la même proposition. Mais, si j'étais touché de la proposition faite avec tant de hâte par Moro-Giafferi, celle que me faisait Bec avait, pour moi, une valeur toute particulière. C'est que Bec était capitaine dans mon régiment. Sa présence à la barre était une nouvelle manifestation de la solidarité que m'avaient montrée mes camarades. C'était, en sa personne, tout le corps des officiers du 58e d'infanterie qui élevait la voix pour me défendre.

*
* *

Deux jours plus tard, le 9 février, je me décidai à écrire au général Sarrail.

Ma lettre lui marquait que, depuis huit jours que j'étais en prison, j'avais, par mon silence, montré mon profond respect de la discipline, mais qu'aujourd'hui, je désirais obtenir de lui une audience afin de solliciter ma mise en liberté provisoire.

Depuis une semaine que j'étais en geôle, j'avais organisé à peu près mon existence. La générosité de mes gendarmes me fournissait trois fois par jour, de café. Le matin, à mon réveil, vers une heure de l'après-midi et le soir, je voyais arriver un de ces braves garçons, porteur d'une petite cafetière. Je lui offrais un cigare, seul moyen pour moi de répondre à cette politesse, et je l'invitais à s'asseoir sur ma cantine. Tandis que je dégustais le liquide bouillant, mon geôlier avait toujours quelque chose à me raconter. Ce jour-là, à midi, j'appris comment les Macédoniens que leur mauvaise conduite — ou plus simplement, j'imagine, la dénonciation d'un voisin —

amenait à la prison de Salonique, versaient leur or à la Défense nationale. On les fouillait dès leur arrivée. En échange des pièces de métal qu'on leur prenait, on leur donnait des billets de banque. Tels étaient les ordres du général Sarrail.

En revanche, nous faisions beaucoup, paraît-il, pour leur santé. Il arrivait que la prévôté, à cheval, cernât tout un village. La population tremblante, mais étrangement résignée à la mort, défilait devant des vaccinateurs armés de leur lancette. Il est certain qu'à la suite de cette mesure la typhoïde et le choléra qui, non moins que le paludisme et la dysenterie, décimaient nos troupes et la population, se trouvèrent un peu enrayés.

On imaginera mal ma vie de prisonnier. Je jouissais de toute latitude pour me promener dans l'intérieur de la prison et dans la cour, grâce aux ordres donnés — en cachette du général Sarrail — par le capitaine de la prévôté.

Je n'en abusais pas. Le spectacle de la toilette des prisonniers m'avait amené, une ou deux fois, du côté des lavabos. Ma curiosité une fois satisfaite, je m'étais détourné de cette vision misérable. Au surplus, c'était une charité à faire à ces pauvres gens que de ne point les regarder comme des bêtes curieuses. De plus, il me plaisait médiocrement que ces gens fissent trop de commentaires sur la présence, dans une cellule de la prison, d'un officier français. Le prestige de ce corps auquel j'appartenais s'en trouverait diminué. J'en voulais autant de cela au général Sarrail que de l'injustice commise à mon égard.

Le soir de ce même jour, tout un couvent de religieux schismatiques du mont Athos fut incarcéré sous l'inculpation d'espionnage. Nous vîmes arriver de vieux moines coiffés, comme les popes, du haut bonnet oriental. Il y en avait de vieux et de tout jeunes. On les conduisit dans la vaste pièce occupée déjà par les

popes séculiers. Je ne pus m'empêcher d'aller jeter, par le judas, un coup d'œil sur cette réunion. Réguliers et séculiers se regardaient avec haine et mépris réciproques.

Fouillés pour leur or, ils se défendaient, avec des gestes onctueux, de se laisser dépouiller. Au surplus, ils avaient moins d'or que de billets. Ils réclamaient qu'on leur laissât quelque menue monnaie pour s'acheter du tabac. Sur l'assurance qu'on leur en donna, ils se résignèrent. Décoiffés de leurs toques — assez semblables à celles de nos avocats — ils exhibèrent des têtes ornées de chignons. Après avoir mangé, ils s'essuyèrent les doigts à leurs cheveux. Une visite de santé qui leur fut passée révéla que leur supérieur était atteint d'une maladie qu'on n'eût pas soupçonnée chez un homme de son caractère. Ordre était donné de ne pas permettre que d'autres prisonniers se servissent de sa fourchette, ni de son quart. Le lendemain même, on les expédia en France.

*
* *

Le 13 février, le capitaine de gendarmerie me vint visiter. Il m'informait de la visite du général Sarrail pour le lendemain. Il m'annonçait que je serais, à cette occasion, mis sous clef jusqu'après le départ du général. Evidemment, la liberté relative qui m'était laissée dans ma prison l'était à l'insu du commandant en chef.

Mon cœur battit. De cette entrevue dépendait peut-être mon sort. Je tâchai de me rappeler les divers aspects sous lesquels le général Sarrail m'était apparu, pour me faire une idée optimiste de sa visite.

La première fois que je l'avais vu, c'était en 1914, au mois de septembre. Vers le 18 ou le 20 septembre, autant que j'en pouvais juger. Je ne tenais pas encore de carnet de route à ce moment-là. Nous étions en colonne de route, et nous

débouchions d'un bois, entre Montzeville et Esne. C'était sur une hauteur. Une grosse automobile était arrêtée. Elle portait le fanion tricolore à cravate. L'instant d'après, nous aperçûmes le général, entouré de quelques officiers. Il regardait, vers Béthencourt, le tir de notre artillerie. Il avait les traits tirés. Je remarquai sa haute taille, ses yeux bleus et cette barbe blanche, qui contrastait avec la jeunesse de sa démarche. A ce moment-là, il venait de rendre à la France un réel service, celui de conserver Verdun, malgré l'ordre de repli qui lui avait été donné. Je l'avais revu, quatre mois plus tard, dans une rue de Cumières. Il parlait au colonel Marillet, qui commandait notre brigade. Il avait l'air irrité. Il sautait lestement par-dessus les flaques d'eau, et le colonel, qui était gros et court, le suivait péniblement. Le 14 juillet 1915, j'avais eu, avec lui, un contact personnel. Nous étions au repos, pour quatre jours, à Courthé-

mont, en arrière du secteur de Massiges. J'étais sous-lieutenant. Il pouvait être deux heures de l'après-midi. Je revenais de passer une revue des fusils de ma section, quand je le croisai. Il était seul. Je le saluai, et sa figure prit une expression irritée. Il m'appela : « Comment se fait-il, dit-il, que vous ne portiez pas la moustache? » Je lui répondis que j'avais toujours eu l'habitude, dans la vie civile, d'être rasé. Il me dit brusquement : « Vous êtes un curé, vous. » Je le détrompai. « C'est bon! C'est bon! fit-il. Le règlement prescrit le port des moustaches. Etre rasé, ce n'est pas militaire. » J'étais en veine d'insolence et je répondis : « Et César? Et Napoléon? » A ce moment-là, mon colonel passait. C'était un protégé du général Sarrail, ce qui ne l'empêchait pas d'être un officier de grand mérite. (Il a été tué en 1918, à la tête de la brigade qu'il commandait.) « Fourlinie, lui cria le général, qu'est-ce que c'est que cet officier-là? — C'est un

Américain, » répondit le colonel. Et il expliqua au général que j'étais revenu du Canada pour me battre. Au surplus, le général eut assez de soucis, au cours des jours qui suivirent, pour oublier l'incident. C'est, je crois, le soir même que les lignes françaises furent enfoncées au bois de la Gruerie, par une furieuse attaque de l'armée du kronprinz, et, trois jours durant, les réserves furent obligées de se battre en rase campagne, pour couvrir la route de Sainte-Menehould. Le communiqué n'en fit jamais mention, mais c'est là qu'il faut chercher la raison de la première disgrâce du général Sarrail.

Je venais enfin de le voir, dès mon arrivée à l'armée d'Orient. Il était venu inspecter notre division. Sa barbe était rasée, ce qui rajeunissait sa figure, mais j'avais remarqué qu'il commençait à se voûter. Il avait eu un geste de l'avant-bras, horriblement grossier, pour nous avertir, nous autres officiers, que notre séjour à Zeitenlick serait de courte durée.

Les images que je me formais de lui étaient assez confuses pour ne me servir de rien.

*
* *

Il arriva le 14 février, vers 9 heures du matin. Le capitaine de gendarmerie, en personne, avait ouvert la serrure. J'étais assis à ma table, où je me raccrochais à cette vie de soldat en campagne qui avait été la mienne, en relisant pour la vingtième fois *les Avant-postes de cavalerie légère* du général de Brack. Je me levai aussitôt, et je demeurai au garde à vous.

Son regard bleu pesa un instant sur moi, comme s'il tentait de me fasciner. Le naturaliste W. Hudson émet l'opinion que, dans la lutte la plus primitive pour la vie, lorsqu'il s'agit de dominer son ennemi et de le terrifier, tout d'abord, par le feu du regard, les yeux bleus sont une infériorité. Je ne crois pas que cela soit vrai. J'aurais tout aussi bien soutenu

le regard d'yeux du plus beau noir que celui-là. Cette longue vie d'aventures, qui avait été mienne, et les combats auxquels je venais de participer depuis deux ans et demi, m'avaient un peu trop habitué à me mesurer du regard avec mes adversaires, quels qu'ils pussent être. Les yeux du général Sarrail étaient très beaux, très froids, très cruels, et, en même temps, très intelligents. Cette minute extraordinaire m'en a appris plus sur lui que si j'avais vécu pendant dix ans à ses côtés.

Sans détourner les yeux, il me dit :

— Monsieur, vous avez fait une... bêtise.

Il employa une expression de corps de garde.

Je répondis :

— Vous êtes probablement mal informé, mon général.

— Je veux dire que vous avez frappé des subordonnés.

— Mon général, répondis-je avec sang-

froid, si c'est à cela que vous faites allusion, permettez-moi de vous dire que je déplore l'incident. Mais, si j'avais à le refaire, je le referais. En venant au secours d'un camarade attaqué par des malandrins, j'ai fait mon devoir d'homme de cœur. En dispersant, par le seul moyen que j'avais en mon pouvoir, la force brutale, un rassemblement nettement séditieux, je crois avoir fait mon devoir d'officier.

Il sembla se voûter davantage. Il se penchait vers moi. Ses yeux prirent une expression dont je me figure que c'est à peu près celle que prennent les yeux du chat, lorsqu'il joue avec une souris. Il scanda :

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, c'est au conseil de guerre. Vous resterez ici jusqu'à ce qu'il ait décidé.

Cela coupait court à ma demande de mise en liberté provisoire. Je tendis ma volonté pour résister, et je lui dis, avec assez de défi dans le ton :

— Oh! mon général! si j'avais jamais douté de la justice des officiers français, je n'aurais pas abandonné tout ce que j'avais au Canada pour venir me battre en France, où je ne possède, après tout, qu'un caveau de famille.

Il désigna du geste ma médaille militaire et me dit :

— Comment? vous, ancien sous-officier, vous ignorez qu'on ne frappe pas les hommes.

Je répondis assez sèchement que je n'avais pas quinze ans de services et que j'avais gagné ma décoration sur un champ de bataille, et non pas dans une cour de quartier.

Chose curieuse, cette réponse parut le toucher bien davantage que l'exposé, pourtant très exact, que je lui avais fait, la minute d'avant, sur la nécessité où je m'étais trouvé de recourir à la force. Toute méchanceté disparut de son œil et il me demanda, assez énigmatiquement :

— Enfin, monsieur, n'avez-vous pas une grâce à me demander?

Le mot de grâce était le dernier qu'il me convenait d'entendre prononcer. Je lui répondis que, bien déterminé à ne jamais demander grâce au combat, je ne le ferais pas davantage ailleurs.

Il haussa les épaules, fit claquer la porte et j'entendis son pas s'éloigner dans le couloir. Son départ fut un immense soulagement pour moi. A peine m'eut-il quitté, je me jetai sur ma paillasse. J'étais à la fois à bout de force et de patience. Je comprenais tout à coup le sentiment de révolte qui envoie à Biribi tel homme dont un chef intelligent et juste aurait pu faire un excellent soldat.

*
* *

Ce même jour, je fus provisoirement privé des services de Landry, le soldat de la coloniale en prévention de conseil de guerre, qui m'avait été affecté comme ordonnance. Il avait refusé de parler à

l'instruction, et on l'en avait puni par trois jours de cellule.

Les services que me rendait Landry étaient multiples. Tout d'abord, il tenait mes effets dans un parfait état de propreté. Il m'apportait, chaque matin, assez d'eau froide pour que je puisse prendre mon tub. Enfin — et ceci était ignoré de mes geôliers — il me rendait un service bien plus extraordinaire.

Landry était un être assez curieux, possédant une certaine instruction. Les années de coloniale l'avaient rendu excessivement débrouillard. De plus, il s'était pris pour moi d'une réelle affection. Dans ce milieu de déserteurs et de chenapans, où son séjour en prison l'avait jeté, ce garçon, dont le fond était excellent, s'était senti solitaire au milieu d'une bande d'apaches, dont il me racontait les mœurs révoltantes. Pourtant, il éprouvait le besoin de s'attacher à quelqu'un. Ce besoin d'amitié, il l'avait reporté sur moi.

Dès les premiers jours, il s'était inquiété de ce que je mangeais. L'infecte et malodorante cuisine du petit restaurant grec où j'achetais mes repas me répugnait à un point tel que j'en étais arrivé à ne plus me nourrir que de ce nougat oriental qu'on appelle le *halva*, et de figues. J'ai également en horreur ce vin de Samos, plus ou moins authentique, qu'on débite dans ces gargotes, et, si je continuais à m'en faire apporter, c'était uniquement parce que j'avais remarqué que Landry n'en avait pas le même dégoût que moi.

Par quelle extraordinaire acrobatie (ou complicité?) Landry parvenait-il, chaque jour, à sortir de cette prison qui me semblait pourtant si bien gardée avec ses factionnaires indochinois qui croisaient la baïonnette sur la poitrine de tout venant? Cependant, Landry sortait et rentrait. Il rentrait, ayant toujours un paquet extraordinaire de victuailles. C'était une magnifique tranche de rôti, ou un demi-poulet, ou du gigot, avec des

tartes, des confitures et du pain blanc. Toutes choses qui ne nous coûtaient pas un sou. Car, voici qui est admirable, Landry cambriolait tous les jours, avec le même succès, l'armoire aux provisions du capitaine de gendarmerie.

Je n'en ai jamais eu de remords!

* * *

C'est le 17 février, seulement, que le conseil de guerre se réunit pour me juger. Il y avait trois semaines que j'étais enfermé et, ma division étant partie pour Topcin, personne, sauf le capitaine Bec, mon défenseur, ne venait plus me rendre visite. Cela commençait à être affreusement pénible, et j'étais obligé de lutter, quasi sauvagement contre moi-même afin de garder intacte mon âme d'officier.

Je parlerai brièvement du conseil de guerre. Les quatre malandrins, qui me valaient cet affront, ne s'accordaient

pas plus sur leur version orale que sur l'écrite. Fort habilement, Bec relevait ces contradictions, et les faisait éclater devant les juges. Les sous-lieutenants B... et de G.... de L... déposèrent à leur tour et racontèrent les faits exactement comme ils s'étaient passés. Le moment le plus émouvant fut celui où je vis s'avancer à la barre le capitaine M..., mon ancien chef et mon frère d'armes. Il avait dû faire un effort considérable pour sortir de ce lit d'hôpital qu'il occupait à la villa Allatini. Il était terriblement amaigri, et sa voix était faible. Il rappela les longues marches de nuit sous la pluie alors que, chef de section, je portais toujours sur mes épaules le sac d'un de mes hommes fatigué et son fusil. Il rappela les patrouilles volontaires que j'avais accoutumé de faire, après les journées de combat, pour ramener à la tranchée française le corps lamentable de quelque soldat blessé. Après cette déposition, qui me présentait comme un frère aîné de

mes hommes, que pouvait peser, dans l'esprit des juges, la période, édifiée sans preuves par le commissaire du gouvernement, qui me représentait comme une brute? Au surplus, après cet exorde menaçant, le commissaire du gouvernement, constatant que je n'avais agi que pour venir en aide à un camarade attaqué, se contentait de demander qu'on me punît d'un seul jour de prison. Bec le prit de haut, et réclama mon acquittement, qui me fut accordé à l'unanimité. Mes juges me félicitèrent d'avoir agi avec promptitude. Le cauchemar était dissipé.

V

QUELQUES JOURS A SALONIQUE

On se tromperait si l'on croyait que je fus élargi de suite. J'eus la liberté d'aller me promener toute l'après-midi du 17, même de découcher, si cela me faisait plaisir, mais à condition que, le lendemain matin, je réintégrerais ma prison. La raison en était véritablement extraordinaire.

Il y avait à cette époque, à Salonique, une commission parlementaire qui avait eu le courage, rare pour des députés, de traverser la Méditerranée et de venir jeter un coup d'œil sur l'armée d'Orient, ou, plus exactement, sur Salonique. Je savais que cette commission était là, parce que Landry l'avait vue réunie à la table du général Sarda, je crois, le 15 février. Même, ce jour-là, mon menu avait été meilleur que d'ordinaire. Lan-

dry avait subtilisé un poulet, un gigot, et un monceau de gâteaux. J'ai noté sur mon carnet de route la réflexion qu'il me fit que « les députés mangent salement ».

Ces parlementaires avaient appris que la haute vertu républicaine du général Sarrail avait envoyé à la prison publique de Salonique un officier. Un officier? Oui. Un officier! jeté au milieu d'un ramassis écœurant de prostituées; de popes accusés d'espionnage; de Macédoniens inculpés d'assassinat de soldats français; de déserteurs turcs, autrichiens ou bulgares; de soldats français en prévention de conseil de guerre. Allons! la démocratie n'était pas un vain mot. Il y avait de quoi être fier d'être Français. Ils témoignèrent du désir de se rendre compte, par leurs propres yeux, de ce phénomène. Ils allaient enfin pouvoir rapporter en France la vision d'une bête curieuse, comme si la bête curieuse n'était pas le mauvais chef qui déshonore à plaisir ses meilleurs officiers.

A cause d'eux, je fus inscrit sur le livre d'écrou de la prison. Cette disgrâce m'avait été, jusqu'alors, évitée. Mais les parlementaires de la Troisième République étaient là, et la médiocrité rampait devant eux.

Trois matins de suite, on m'annonça leur visite. Le quatrième jour, seulement, ils poussèrent jusqu'à la prison. Ils avaient déjà consulté le livre d'écrou, quand l'un d'eux fit remarquer que les prisonniers, n'étant pas enchaînés, pouvaient avoir l'idée subite de leur faire un mauvais parti. Aussitôt, chacun d'eux découvrit un prétexte pour filer, à la grande hilarité des gendarmes. On procéda à la mainlevée de mon écrou.

* * *

J'appris que j'étais affecté au 284e régiment d'infanterie, par décision du général Sarrail. Ce changement de division, même à la suite d'un acquittement,

n'avait rien que de normal, et je ne m'en affectai pas. Je pris donc le chemin du camp de Zeitenlick pour me mettre à la disposition du commandant de détachement de mon nouveau régiment.

La réception qui me fut faite fut moins que cordiale. Lorsque je demandai où je devais planter ma tente, on me répondit grossièrement que rien n'était prévu, qu'au surplus, je devais partir pour le front, d'ici quelques jours, avec un renfort. Que si je voulais loger à Salonique on me ferait prévenir.

Ecœuré, je quittai ce quartier inhospitalier. J'allai demander à déjeuner aux quelques camarades du 58e qui étaient restés en détachement à Zeitenlick. Bec m'invita à sa table, et mes anciens compagnons d'armes me fêtèrent cordialement.

Le 20 février, lendemain de ce jour, je décidai d'aller rendre visite à l'hôpital nº 6. La femme du pharmacien chef de cette formation sanitaire, rencontrée

par hasard la veille de l'embarquement de mon bataillon, m'avait chargé d'un colis pour son mari. Je pouvais enfin m'acquitter de cette commission.

Je franchis la rue du Vardar au moment où un sergent monténégrin était occupé à brutaliser les misérables pensionnaires d'une maison trop hospitalière. Il les avait forcées à descendre nues dans la rue, et je vous assure que ce spectacle n'inspirait que de la pitié et du dégoût. Cette brute, évidemment ivre, assistée d'un camarade, se mit en devoir de déménager le sordide mobilier de cette maison. Je croyais que c'était pour le voler. Nullement. Il l'entassa au milieu de la rue, et y mit le feu. Il n'en fallait pas beaucoup plus pour que Salonique fût incendiée. J'allai quérir le gendarme de service au plus prochain carrefour, et, quelques minutes après, je vis les prévôtés française, serbe et monténégrine s'unir fraternellement pour emmener les énergumènes à la prison.

Il ne resta plus au milieu de la rue que ces tristes nudités, qui demeuraient frissonnantes dans l'ordure et dans la boue, à se lamenter sur la perte de leur mobilier. Je leur jetai quelque menue monnaie. Elles cessèrent de pleurer, et se mirent à se battre pour s'arracher mutuellement cet argent. N'ayant pas même de bas où le mettre, elles le cachaient dans leur bouche.

Je traversai les souks, je descendis la rue Venizelos et je me trouvai sur le quai de la Liberté.

Certes, j'ai en horreur ces maisons simili-occidentales, peintes en bandes vanille et citron, qu'affectionnent les Levantins et les Makédones d'affaires. Tout de même, hors de la saleté asiatique de l'intérieur de la ville, ce quai, si boueux qu'il fût, était d'un contraste agréable. Sans doute, on était accosté par d'inquiétants messieurs, vêtus à l'européenne, au col et au chapeau crasseux, qui vous offraient de vous servir

de guide. On se récriait qu'on n'en avait nul besoin, qu'on avait vu les remparts, l'arc de triomphe d'Alexandre, la mosquée des Douze Apôtres, cette Tour Blanche construite par les Vénitiens, qu'on était saoul, archi-saoul de l'Orient, qu'on se sentait une âme occidentale, qu'aucun de ces monuments ne valait, en somme, le charme d'un manoir du dix-huitième siècle en quelque coin de nos provinces, que, quoi qu'on en ait dit, nous n'avons rien à apprendre de sensé des gens de l'Est. Le personnage souriait, affirmait qu'il n'était pas un guide comme les autres, vous offrait « oune femme tourque, blonde, beaucoup appas », « oune Italienne très belle, tou pou missié yeutenant, » « oune fille, aux cheveux dans le dos »... Alors, même si l'on sortait à peine de prison « pour sévices », on était incapable de maîtriser la détente d'un pied qui part tout seul, laissant le personnage, pantois, à frotter ses fesses de ses mains sales.

Mais, il n'y avait pas que les maisons hideuses et les cicerones entremetteurs. Il y avait le port, et tous les ports de mer sont pleins de poésie. Il y flotte cette odeur étrange, qui devrait être répugnante, d'algues, d'iode, de poisson et de goudron, et qui, pourtant, vous attire. C'était plein de barcots de pêcheurs, bleus, verts, avec leurs voiles ocres, dont le reflet tremblait dans l'eau. Des torpilleurs français et anglais sommeillaient dans la rade. Un magnifique croiseur italien dérivait lentement sur son ancre... Au fond, le miroir étincelant de la passe, et l'horizon de montagnes, noyé d'une brume violette.

*
* *

A l'hôpital n° 6, — combien j'étais loin de me douter que, de nouveau, j'en franchirais bientôt la porte, — un infirmier important me désigna la chambre du pharmacien chef. Il en sortait des sons

de flûte et un bruit de danse. Je frappai. Une voix de baryton m'invita à entrer. J'ouvris la porte. Un spectacle étonnant m'attendait.

Hors le képi à quatre galons d'or qu'il avait conservé, le pharmacien chef était nu, parfaitement nu. D'énormes pectoraux bombaient sa poitrine velue. Il était petit, et ses épaules étaient démesurément larges. Des muscles énormes et artificiellement développés bossuaient ses membres. Il tenait à la main la flûte dont j'avais entendu les sons. Je me présentai, et j'expliquai l'objet de ma visite.

— Je dansais la pyrrhique, me dit ce singulier personnage, et je m'accompagnais moi-même sur ma flûte. Il faut exercer son corps. Voyez mes biceps.

Il exhiba des « doubles-muscles » à la Tartarin, qu'il me fallut palper. Il m'expliquait sa vie. Chaque matin, il se livrait à des exercices variés. Une série de poids encombraient cette pièce, et lui don-

naient un aspect de baraque foraine. Après les haltères, il sautait à la corde. Puis il saisissait sa flûte, et dansait cette pyrrhique à laquelle je venais d'assister. Ensuite, c'était le tub. Il allait ensuite jeter un coup d'œil à la pharmacie, où ses quatre galons lui conféraient un rôle purement administratif. Un peu de sieste l'après-midi. Enfin c'était la promenade à Kara-Bouroun, au bout de la rade, le canotage et le bain de mer. Cela se terminait par le thé chez les beautés de l'endroit.

Tout en se rhabillant, il s'exclamait :

— Mon vieux! Ça, tu sais... Ça ne te fait rien que je te dise tu, pas moinsse?... C'est la belle vie. Je suis aimé d'« unnne Levannetine », la plus belle femme de Salonique... Peuchère! quand ils sauront cela, en Avignon, pas moinsse... Tu comprends, sans la guerre, je ne serais jamais sorti d'Avignon... j'étais adjoint au maire dans le civil... je suis radical-socialiste et franc-maçon. Et toi?...

Je lui dis que n'ayant jamais habité

la France depuis ma majorité, sauf sur le champ de bataille, je ne m'étais pas encore fait une idée bien nette des différents partis politiques. Mais, qu'en tout cas, j'étais catholique, assez peu pratiquant, il est vrai, mais suffisamment attaché à l'essentiel de ma foi pour n'être point franc-maçon. Ses manières ne changèrent pas pour si peu. Il me dit :

— Tant pis. Je te dis cela parce que tu me plais. Ici, si tu étais franc-maçon tu aurais tout. La croix, les galons, la fine embusque.

Il achevait de boutonner sa vareuse et je vis la croix battre sa poitrine. Il remarqua mon regard, et dit précipitamment :

— Au moinsse, ne va pas croire qu'on me l'a donnée parce que je suis franc-maçon. J'ai sauvé Gouraud, moi!

Et il frappa ses vastes pectoraux du plat de sa main velue.

— Ça t'en bouche un coin, hein! Eh bien! comment veux-tu le savoir, puisque

Gouraud lui-même ne le sait pas. Peuchère! il était dans les pommes!... J'avais demandé à partir pour les Dardanelles, un sale coin. Mais, moi, jamais malade!... C'est un coffre, ça!... Pendant les bombardements, je jouais de la flûte... Nous étions deux hôpitaux côte à côte... Gouraud, il vient visiter la « concurrence ». En sortant, un gros noir arrive... Plus de Gouraud!... L'obus l'avait soufflé en l'air, dans un olivier, sur notre terrain... Notre terrain à nous, mon bon!... Je le vois, je monte sur l'arbre, je le décroche, et j'appelle les infirmiers de chez nous, pas ceux de la concurrence, bien sûr! pour l'emporter. Le médecin chef de la concurrence le réclame... Je tombe la veste, je montre mes biceps, je lui dis : « Venez-y donc nous le voler, Gouraud, si vous l'osez. Des médecins, vous?... Des rebouteux... » Tu as vu mes muscles, hein?... Tu parles si l'autre a cané...! Alors, grâce à moi, Gouraud a été soigné chez nous, et il n'est pas mort... Eh bien!

un soir, je raconte cette histoire au général Sarrail... Tu me croiras si tu veux, deux jours après, j'avais la croix.

Cette galéjade donnait la mesure du personnage. Nous visitâmes ensemble la pharmacie, puis nous allâmes à la popote, où mon compagnon fut salué du prénom, toujours agréable, de Jules. Ses quatre galons, non plus que ses doubles muscles, n'en imposaient à personne. Il était cependant visible qu'on l'aimait pour d'autres qualités, tout de même, que celles, un peu négatives, qui faisaient de lui la cible des plaisanteries faciles. L'aide-major Didier, les infirmières, ouvraient le feu. A l'infirmière-major, M^me^ Peugeot, il me présenta comme son plus vieil ami : « Il y a quarante-cinq ans que je le connais. » Je n'en avais, alors, que trente-cinq, et j'en paraissais moins. M^me^ Peugeot me regarda, sourit. On m'installa à côté du docteur Photiadès, médecin grec, à qui ses sentiments venizelistes avaient valu

trois galons dans la médecine française, et le droit d'apprendre à se servir du bistouri sur la chair pantelante des officiers français. Un monsieur en civil, chauve, avec une tête de médaille, — un peu commune — était mon second voisin. Il était préfet de Scyrra, parent ou ami de Venizelos, ennemi personnel du roi Constantin. Il nous parla du blocus. Il évoqua l'affaire tragique de Zappeion, où l'amiral Dartige du Fournet, à l'entendre, avait joué un rôle très regrettable. Sarrail l'emballait. « Cè n'est pas oun général, missié! c'est oun diplomate... Oun général, qu'est-ce què c'est?.. Rien... Oun militaire, qu'est-ce qu'è c'est?... Rien... Oun diplomate, il fait touer les militaires... Il est plus fort què les militaires... Lou général Sarrail, il est oun diplomate... Jé l'admire beaucoup. Lou roi Constantin, il est oun parfait sedoucteur... lou plous parfait sedoucteur de toutè l'Europe... Mais, lou général Sarrail, il est très fort...

Il sè bouche les oreilles avec la cire... »

J'oubliai momentanément le manque de tact du bonhomme, parce que chantaient dans ma mémoire les vers

...Eheu, fuge littus avarum.
Fuge sirenarum cantus...

* * *

Désireux de rendre à « Jules » la politesse qu'il m'avait faite, je l'invitai à venir ce soir-là dîner avec moi au cercle militaire. Il accepta. Toute l'après-midi, je courus les souks, pour compléter mon équipement. Je n'étais pas de taille à lutter avec des commerçants qui vous demandent cent drachmes d'un objet qu'on a en France pour cinq francs, et qui, dès qu'on marchande, rabattent cent sous par cent sous, avec des : « Missié, moi aimer beaucoup la France... » Cent sous de rabattus... « Missié, me laisse, moi, dans la mi-

sère. Mè coutè, à moi, quatre-vingt-cinq drachmes... Mais, Missié est Français. Français, pareils comme mon père... Moi perdre encore cinq drachmes, pour toi, mon père... quatre-vingts drachmes, et jé tè lou donne... Ti veux pas?... Oh! ti offres cinq drachmes... Ti mè rendras fou... Veux-tu voir ma fille... Ti comprendras qu'il faut què jè nourrisse cette enfant... juste un peu dè pilaff... Allons, missié, cinquante drachmes... » Au bout de deux heures de ce marchandage, j'aurais tué. Je suis un Occidental, et je déteste perdre mon temps...

Je trouvai « Jules » exact au rendez-vous. Le cercle militaire de Salonique était installé dans des baraquements, en retrait de la Tour Blanche. Bien qu'il eût été, en principe, organisé uniquement pour les officiers français, nos alliés l'encombraient toujours. Il fallait attendre, debout, que messieurs les Anglais, ou messieurs les Russes eussent fini de boire nos vins. Ils en faisaient un

usage immodéré et, lorsqu'ils se levaient de table, leurs figures donnaient l'impression d'être sur le point d'exploser. Tandis que nous attendions, Jules et moi, Moro-Giafferi et Belhuomini vinrent me féliciter. Belhuomini y joignit une appréciation assez sévère sur son camarade le capitaine P... du 40e qui, on s'en souvient, avait déposé contre moi en faveur de son ordonnance. Moro-Giafferi, lui, quittait la 30e division; il était désormais attaché au contentieux de l'armée d'Orient, et, s'il écrivait ses *Souvenirs*, j'imagine qu'ils seraient assez curieux.

Après le repas, « Jules » me proposa l'initiation aux plaisirs de Salonique, et j'acceptai. J'en avais déjà entendu parler. Mais l'image que je m'en faisais était bien dépassée par la réalité.

Il y avait, tout près du cercle, un établissement, du genre café-concert, qui avait emprunté son nom à la Tour Blanche, voisine. Jules m'y entraîna.

Cet établissement, et un autre, dont je ne me rappelle plus le nom, étaient réservés aux officiers, tandis que d'autres bouges, de deuxième zone, étaient ouverts à la troupe. Tous les Alliés s'y trouvaient mêlés. Français, Australiens et Anglais fraternisaient volontiers ensemble. Russes, Serbes et Monténégrins formaient un second clan. Roumains, Italiens et Grecs, séparés les uns des autres par d'inapaisables haines, se tenaient à l'écart de tout le monde. Russes et Britanniques représentaient l'aristocratie d'argent. Tandis que les officiers français occupaient modestement le parterre, nos alliés se pavanaient dans des loges, où le champagne coulait à flots. Un champagne frelaté et faux, bien entendu, qu'on débitait à prix d'or. A l'heure où nous entrâmes, Anglais et Russes étaient déjà ivres, tandis que les Français étaient juste un peu plus gais que de coutume, et les autres peuples, lugubres. La pudeur britannique avait

sombré. Kipling affirme qu'elle n'est qu'une question de longitude et de latitude. Un gigantesque capitaine écossais, assis les jambes pendantes sur le rebord de sa loge, remontait son kilt, et chacun voyait qu'il ne portait pas de caleçon. Un Anzac criait des obscénités à une chanteuse. Mais elle était Italienne, et ne comprenait pas l'anglais, à ce qu'il me sembla.

Aux tables raisonnables des officiers français, je reconnus le commandant Servel, du 61e d'infanterie. Il avait commandé mon ancien régiment, par intérim, et c'était lui qui m'avait remis à Malinbois, sur le champ de bataille même, ma médaille militaire, tandis que le drapeau frissonnait au vent des explosions d'obus. Si ces lignes lui tombent sous les yeux, il se rappellera aussi cette nuit de décembre 1914, où lui et le commandant Erulin firent appel à moi pour reprendre, avec quelques volontaires, une tranchée abandonnée par la 3e com-

pagnie, sur la route de Béthencourt à Guizy. Je pris avec moi quatre hommes, et nous fîmes peur à la patrouille ennemie qui s'était infiltrée dans cet élément. Ils nous tirèrent quelques coups de fusil et ne firent aucune difficulté pour nous céder cette tranchée. Ce fut alors au tour de mon ami Castan, lieutenant d'une section de la 1re compagnie, aujourd'hui banquier à Lyon, de nous fusiller. Ses hommes nous tirèrent quelques milliers de balles dans le dos, à deux cents mètres, avant qu'on pût leur faire comprendre que nous avions repris la tranchée. Heureusement, le soldat français tire mal. J'attends encore les remerciements du commandement pour avoir repris ce bout de tranchée.

Nous évoquâmes ces souvenirs avec le commandant Servel, tandis que défilaient sur la scène des chanteuses françaises — dont plusieurs chantaient en mauvais anglais — une Italienne borgne, une comtesse (ou pseudo) serbe, qui

clamait des hymnes patriotiques slaves, enroulée dans un drapeau, et deux assez bonnes danseuses, une Levantine et une négresse. Elles avaient toute la lascivité féline et un peu molle des Orientales. Cela n'empêchait point qu'on les bombardât d'oranges pourries, de tomates, d'aubergines.

A minuit, l'établissement fermait, et les femmes cherchaient à s'occuper jusqu'à l'aube.

Je croyais la nuit finie, mais elle ne l'était pas. Jules m'entraîna sur le quai de la Liberté, où circulaient des patrouilles de gendarmes français et de carabiniers italiens, chapeautés à la Napoléon, et le mousqueton en bandoulière. Le bruit des rixes montait de toute part. Car, à l'arrière, le soldat perd vite ses magnifiques qualités. Il ne faut pas s'en indigner. On nous demandait d'être des héros, et non pas des saints.

Nous nous rendîmes, tout d'abord, à l'établissement concurrent, qui n'était

pas encore fermé. Derrière nous, entrait un monôme franco-anglais, ayant à sa tête un sous-lieutenant français, suivi d'un « sub » britannique, qui charroyait, dans une brouette, un officier supérieur de highlanders, complètement ivre. Un officier russe, qui ne l'était guère moins, se permit sur le compte de la gaieté française et de l'humour anglais des réflexions désobligeantes. Jules, animé soudain par une flamme batailleuse, puisée dans la boisson plus que dans le patriotisme, le prit mal. Il enleva sa vareuse, et exhiba les fameux « doubles muscles ». Le colonel Freydenberg, du 40e, qui était tranquillement assis à côté de nous, s'interposa et me conseilla d'emmener le pharmacien.

Je fus aidé dans cette tâche par un docteur à quatre galons, qui était le médecin chef de l'hôpital du Champ-de-Mars. Jules ne voulait rien entendre, et notre nouveau compagnon dut user d'un mot cabalistique, que je n'entendais pas encore : Joujou.

Cette promesse d'emmener Jules chez « Joujou », nous replongea dans la rue, sous la pluie, qui commençait à tomber. La nuit était très obscure. De temps en temps son silence était troublé, quelque part vers le cœur de la ville, par des détonations. Cette ville cosmopolite était pleine de batailles.

Cette visite nous avait entraînés dans l'un des quartiers les plus excentriques de Salonique. Nous tâtions tous les trois nos revolvers prudemment emportés, et les coups de feu isolés, que j'avais entendus, prenaient pour moi une signification assez précise. De plus, la pluie continuait à tomber, d'une façon assez désagréable.

Un fiacre, au cheval minable, stationnait devant cette maison. Nous priâmes le cocher de nous conduire au quartier des hôpitaux. A quoi il nous répondit : « Les Anglais paient mieux. J'attends ceux qui sont ici. » Cette réponse n'était pas pour nous satisfaire. Nous lui fîmes remarquer que les Anglais en avaient

encore pour longtemps, et qu'une course jusqu'au Champ-de-Mars lui rapporterait tout de même quelques drachmes supplémentaires, sans le priver du bakshich anglais, qu'il attendait. A quoi le drôle nous répondit effrontément que les Français pouvaient bien se mouiller, que les Anglais étaient les seuls « effendis » de l'Europe, et qu'il s'était consacré à leur service.

Nous résolûmes, en conséquence, de réquisitionner son véhicule, puisqu'il nous le refusait. Nonobstant mon passé de cow-boy, je dus céder la conduite du véhicule au docteur, qui se prétendait seul capable de faire marcher un cheval macédonien. Jules n'élevait aucune contestation. Il emplissait déjà le siège arrière de sa courte masse, et un ronflement sonore nous avertissait qu'à cette heure avancée de la nuit, il avait abdiqué toute prétention à quelque sport que ce fût. Je venais de m'installer à ses côtés, et le docteur avait pris possession du siège

que le cocher refusait d'occuper, quand un nouvel incident se greffa sur le premier. A peine le docteur avait-il rassemblé les rênes, que le cheval se mit en devoir de partir, sans que bougeât la voiture. J'intervins à temps pour empêcher le médecin d'être entraîné à la suite de la rosse. L'effronté Macédonien l'avait dételée. Je m'occupai à la ratteler, tandis que Jules, réveillé par les jurons du docteur, tombait à coups de canne sur le cocher. Ce fut moi qui dus calmer le pharmacien.

Attelé de nouveau, le cheval refusait maintenant de partir. Mais je n'avais pas pour rien passé dix ans de ma vie à débourrer des chevaux rétifs; je glissai quelques conseils au docteur, et nous prîmes la route de l'hôpital n° 6, où nous devions déposer le corps endormi de Jules. Tout ce que le cocher avait gagné à sa mauvaise volonté, c'était de suivre à pied le trot de son cheval, pour un tarif naturellement minimum.

Le médecin m'offrit un lit à son hôpital du Champ-de-Mars. Je partageai la chambre d'un lieutenant du 2e *bis* de zouaves, qui ne portait pas dans son cœur le général Sarrail. Son régiment, me dit-il, n'avait jamais pardonné au commandant en chef l'affront qu'il lui avait fait lorsque, lui apportant la fourragère, il était venu la main dans la main de la princesse Naryschkine. Les mœurs de cette grande dame russe étaient assez connues, et, par surcroît, on l'accusait de renseigner Athènes et Berlin sur tous nos mouvements.

Vous comprendrez aisément la satisfaction que j'éprouvai, le lendemain, quand j'appris que je devais partir le 22, avec un détachement, pour rejoindre un nouveau régiment.

J'allai chercher ma cantine à la prison, où elle était restée. Ma cellule était déjà occupée par un successeur, le lieutenant Gomez, de la coloniale, accusé d'avoir frappé un tirailleur annamite qui l'avait

insulté. J'ai appris depuis que Gomez, étant en prison, avait souffert des dents et avait demandé à aller chez le dentiste. Sarrail lui avait accordé cette « grâce », à condition qu'il fût, lui, sans armes, accompagné par un gendarme armé. On comprend le refus de Gomez. J'apprenais en même temps que le commissaire rapporteur au conseil de guerre était mis à pied, pour n'avoir pas su me faire condamner. Il était remplacé par Bec, mon défenseur, qui eut ce mot charmant : « L'armée d'Orient a tellement le sens politique, qu'ici, le ministère public a le sort de tous les ministères. Qui le « tombe », le remplace. »

VI

DE BOHEMITZA A LA MONTAGNE ROUGE

Un train grec mit toute la nuit pour nous emmener à Bohémitza, petit village grec. Une dizaine d'heures pour faire un trajet de 160 kilomètres! J'emmenais au 284e régiment et au 58e bataillon de chasseurs un renfort d'une centaine d'hommes. Le 58e bataillon de chasseurs formait le troisième bataillon du 284e, qui, comme tous les régiments de réserve, ne comprenait originellement qu'un cinquième et un sixième bataillons. La réorganisation des régiments venait de le porter à trois bataillons, et les chasseurs avaient été désignés à cet effet. Ceux que j'emmenais en renfort manifestaient déjà leur « esprit de corps », en provoquant inutilement les gars de la biffe. J'intervins pour mettre le holà, et, à ma grande surprise,

au premier commandement, ils cédèrent. J'étais un peu étonné de cet ascendant subit que je prenais sur des gens assez peu enclins à considérer un lieutenant d'infanterie comme l'égal d'un caporal de chasseurs, et j'y réfléchissais, quand je vis arriver l'un des chasseurs avec un quart de café fumant. « Vous qui êtes des nôtres, me dit-il, vous aimerez mieux boire notre jus que celui de la biffe. » Je m'avisai, alors, que ma capote portait encore les écussons 58, de mon ancien régiment. De plus, j'étais coiffé d'un béret. Sans faire attention à mes galons d'or, ils me prenaient pour un officier du 58e chasseurs.

Je trouvai un lieu de campement convenable, et j'allai au village, dont la saleté me frappa tout d'abord. Le minaret, qui rosissait au soleil du matin, était la seule gaieté de ce paysage mélancolique. Immédiatement au-dessus du village s'élevait la montagne, assez semblable à certains coteaux de la Provence,

privée d'arbres, hérissée de rochers et piquée de quelques mauvais genévriers.

Il y avait une espèce de café vers lequel je me dirigeai. Il était occupé par des clans de fumeurs oisifs et silencieux, dont on devinait assez bien la nationalité. Ces trois vieillards en fez, à barbe blanche, étaient des Turcs. Ces gens olivâtres, qui parlaient une langue évidemment latine quant à ses consonances, étaient des Roumains. Les Bulgares étaient reconnaissables à leurs yeux bridés; ces gens sales qui parlaient une langue toute en glissement d'I, étaient des Grecs. Macédoine, en effet! Je demandai du thé qu'on m'apporta dans une tasse ébréchée, et je bus ce breuvage médiocrement parfumé sous l'œil curieux et hostile de ces paysans.

J'avais à peine vidé ma tasse qu'un officier grec entra, me salua, et se présenta à moi, en assez bon français. Il était le prévôt de la division vénizéliste. Sa visite était toute de courtoisie.

Il avait appris que j'étais dans ce café (déjà!) et il m'offrait un spectacle qu'il pensait devoir m'être agréable. On venait de juger quatre malheureux déserteurs de la division grecque, et ces pauvres diables avaient été condamnés à mort par la cour martiale. On devait les exécuter à midi sonnant, et il pensait que ce spectacle curieux aurait, pour moi, une valeur apéritive. Il s'étonna un peu quand je lui dis que, depuis trente mois, j'avais trop vu mourir, autour de moi, pour goûter quelque charme à une exécution capitale, même quadruple. A la façon dont il hochait la tête, je me jugeai irrémédiablement perdu dans son estime.

Il me fut plus agréable de voir se présenter à moi un artilleur, porteur d'une invitation à déjeuner du capitaine de Montboron qui commandait un parc, à peu de distance du village. Tandis que je me rendais chez cet officier, j'entendis crépiter les feux de salve. Les quatre déserteurs avaient vécu.

Je reçus, ce jour-là, l'hospitalité du capitaine de Montboron. Et lorsque je pris congé de lui, le lendemain, il me prêta un cheval, pour m'épargner un peu des fatigues du voyage.

*
* *

Je me rappelle avec émotion cette entrée dans la montagne. Nous avions traversé un torrent dont les eaux écumantes semblaient encore charrier la neige arrachée aux pentes de ses montagnes natales. C'était le Kodza-Déré. Nous l'avions suivi longtemps, par une piste suspendue aux flancs des coteaux, d'une façon assez précaire. J'aurai l'occasion de reparler de ce chemin. Un brigadier d'artillerie nous servait de guide. Il nous conduisit jusqu'à l'endroit où nous devions camper. C'était un petit ravin assez abrupt, au flanc du mont Maurel. Devant nous, pentes boisées, s'élevait la haute et rocheuse raideur du

Gandjack, tout couvert de neige. C'était un paysage magnifique et désolé. Partout les cimes étaient blanches. Les montagnes étaient terriblement ravinées, hérissées de genévriers et de chênes rabougris.

Nous dressâmes les tentes, et, à la stupéfaction de mon détachement, je pris une serviette éponge dans ma cantine, je descendis jusqu'au Kodza-Déré, dont les eaux bouillonnaient à quelque cent mètres plus bas que nous, et je pris un bain glacé. J'étais habitué, depuis des années, à cette hydrothérapie brutale, que mes blessures m'ont, hélas! empêché de continuer depuis.

Un peloton de travailleurs macédoniens, occupés à l'aménagement de la piste, sous les ordres d'un sergent du génie, dépassa notre bivouac. C'étaient des vieux, que coiffait d'une façon pittoresque une calotte rouge, enturbannée d'un mouchoir sale. Ils étaient vêtus de peaux de mouton, ou de pe-

lisses de laine rude. Ils nous mendièrent du pain, et mes hommes s'empressèrent de partager leur ration avec eux. J'y fis joindre quelques boîtes de conserves, dont nous étions abondamment pourvus. J'avais pitié de la misère de ces pauvres gens dont, somme toute, nous étions en train de ruiner le pays.

* * *

C'est le 25 février que j'arrivai enfin au village de Lioumnitza. Quelqu'un, au camp de Zeitenlick, m'avait affirmé que le lieutenant-colonel Guelhers, qui commandait le 284e, était le beau-frère de Malvy. J'en avais déduit que la réception qu'il me ferait ne serait guère agréable. Je trouvai un homme froid, au visage fermé, au regard terne. Il était installé dans une mauvaise maison grecque, dont les murs tombaient en poussière. Tout était sale et sordide autour de lui. Malgré la rude étape que j'avais faite,

il oublia de m'inviter à m'asseoir. Je demeurai donc au garde-à-vous devant lui, me soumettant à un interrogatoire minutieux. J'avais résolu de ne laisser subsister aucune équivoque, et, à peine eut-il fini de parler, que je lui demandai s'il savait que j'avais été « muté » au 284 par mesure disciplinaire. Il prit un air étonné, feint ou réel — j'ai cependant toujours pensé qu'il avait reçu une note confidentielle à mon sujet — et me dit : « Qu'entendez-vous par ces mots? » Je dus lui débiter toute ma petite histoire, et c'était assez pénible, car, tout le temps que dura mon récit, il demeura impassible, me fixant continuellement de ce regard sans expression, qui est bien la chose la plus désagréable du monde. Lorsque j'eus fini il me dit :

— Vous commandiez une compagnie au 58e. Vous commanderez une compagnie ici, aussitôt que j'aurai un commandement libre pour vous, ce qui ne tardera pas. Ce que vous venez de me

dire m'intéresse beaucoup. Le général Sarrail ne se doute pas que les hommes deviennent assez difficiles à mener, et qu'il me faut des officiers énergiques. Je vous donnerai toutes les mauvaises têtes du régiment à dresser. Allez, monsieur, on va vous faire conduire au 6e bataillon, chez le commandant Hovasse. La 21e compagnie vous prendra en subsistance, mais vous n'y resterez pas. Le capitaine Chappey part en permission la semaine prochaine, et vous le remplacerez à la 23e.

Tout cela un peu sec, débité sans grâce, avec un effroyable accent des Landes, mais absolument correct de ton. C'était, pour moi, une surprise d'autant plus agréable, que ce que j'avais entendu dire de mon nouveau chef de corps était de nature à inquiéter n'importe quel officier, même s'il ne sortait pas de prison. Je m'attendais à être remis chef de section, et j'en avais pris mon parti, sachant bien qu'au premier combat je saurais

attirer l'attention sur moi. On me rendait un commandement de compagnie, je tenais à ce qu'il fût éclatant. Je songeai au moyen de prendre en main mes futurs hommes, tout le temps que dura mon trajet du village de Lioumnitza au poste de commandement du 6e bataillon.

Le 2 mars, le capitaine Chappey partait en permission, et je prenais le commandement de la 23e compagnie du 284, aux tranchées. La succession du capitaine Chappey était difficile. L'excellence même de son commandement alourdissait ma tâche. Cet officier, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, réunissait assez bien l'ensemble des dons qui font le chef. C'est une erreur de croire que la véritable culture est sans prestige sur les âmes simples. Une parfaite humanité, un sens vif de la justice, la connaissance que chacun avait de la bravoure du capitaine affermissaient singulièrement son autorité. Il était peut-être le seul commandant de compagnie dont

l'opinion eût du poids auprès du colonel. Le commandant Hovasse avait en lui une confiance illimitée, dont je dois dire qu'il la reporta sur moi.

Le secteur occupé par la compagnie était connu sous le nom de « Montagne Rouge ». C'était une crête aride, absolument dénudée, formée d'une sorte de sil impropre à toute végétation. La fonte des neiges l'avait profondément ravinée. Au sud, son pied trempait dans la branche droite de la Lioumnitza, maigre affluent du Vardar, dont les eaux s'écoulaient en torrent furieux, entre des rochers impitoyables. Sur le versant nord, entre nous et la branche gauche de la Lioumnitza, les tranchées bulgares, à 400 mètres de nous, environ. Je revois le paysage comme si j'étais encore au poste d'observation, à faire mon tour d'horizon. Le Gusset des Balkans, la côte 560, tout hérissés de fortifications bulgares, bornaient notre horizon vers le nord. La trouée de la Lioumnitza, dans

sa course hâtive vers le Vardar, laissait apercevoir la cité turque de Djevdjéli, toute rose et, derrière elle, le cirque bleu des montagnes qui encerclent le lac Doiran. A notre droite, les Pitons Blancs, occupés par la division grecque et par l'autre brigade de notre division. Derrière nous, les « crêtes violettes ». Par-dessus le Tabouret, le Dôme et la Cloche, pitons occupés par le reste de notre régiment, se haussait la crête neigeuse du Srka di Legen, dont je savais, par Chappey, que l'attaque était de longue main décidée par notre division.

Il y avait si longtemps — depuis Verdun — que je n'avais pas entendu siffler de balles, que je résolus d'éprouver mes nerfs. Tandis que Chappey me faisait visiter le secteur, je sortis de la tranchée, et je me mis à la suivre lentement, en plein découvert, sous le prétexte de mieux voir les positions ennemies. Cette promenade avait lieu en plein jour. C'était d'une imprudence grande, mais

que je jugeais doublement nécessaire. D'abord, il fallait que je me réaccoutumasse au danger. On ne vit pas impunément, pendant des mois, hors du combat. On n'imagine guère combien vite les âmes s'amollissaient au repos, et s'habituaient à la quiétude. Chose contre laquelle un officier se devait de réagir! Il me semblait aussi très important d'imposer à ma nouvelle troupe le sentiment de mon intrépidité. Le capitaine Chappey et le lieutenant Foussat, qui nous accompagnait, se firent un point d'honneur de suivre mon exemple, et nous offrîmes bientôt aux tireurs bulgares une belle cible mouvante. Ce dont ils ne manquèrent pas de profiter. Mais, à la guerre, il faut vraiment beaucoup de balles pour tuer un homme.

* * *

Rien de plus émouvant que le contact journalier avec les hommes. Ce secteur

étendu, dont j'avais la responsabilité, mesurait plus de 1.800 mètres de front. Ma compagnie ne comptait guère que cent vingt fusils, défalcation faite du personnel occupé à un ravitaillement difficile. Là-dessus, un bon quart de malades. Chaque jour, je n'avais guère plus d'une quinzaine d'hommes qui n'étaient pas paludéens. Vingt-cinq ou trente soldats grelottaient de fièvre. Ils n'étaient exempts de service qu'à partir de 38°. Mais les 37°,5 étaient réellement incapables d'assurer un bon service de guet.

Or, nos défenses étaient illusoires. J'ai dit la pénurie de bois de cette région. De plus, le fil de fer devait être amené à dos de mulets de plus de 50 kilomètres. Autant dire, tout de suite, que les réseaux n'existaient pas. On avait beau être dans une tranchée, j'en étais réduit à revenir au vieux système des petits postes à la Bugeaud, à la tête des ravins, reliés entre eux par des patrouilles fréquentes.

Quelque confiance que j'eusse dans mes officiers, l'un, Vassard, bon, l'autre, Foussat, excellent, j'avais renoncé à prendre le moindre repos pendant la nuit. Dès que les dernières lumières de ce soleil d'hiver tombaient derrière le Srka di Legen, embrasant un instant de leurs feux roses les neiges de cette montagne, je circulais d'un bout à l'autre de mon front, allant de petit poste en petit poste. A chacun d'eux, je m'arrêtais, je liais conversation avec ces braves gens, je les faisais parler de leur métier. Un homme qui parle de ce qu'il sait est toujours intéressant. J'apprenais les secrets du mineur, du tonnelier, du charron, du laboureur. Le « gars du ch'Nord » me parlait des mines et des terres à betteraves, le Breton de ses landes, le Basque de ses montagnes. (Mes hommes étaient recrutés dans le Nord, en Bretagne et dans le pays basque). Je comparais leurs qualités différentes. Ils me parlaient de leur famille. Je connaissais de vieilles

mamans, par leurs fils, des femmes par leurs époux, des enfants par leurs pères. Et, au début, cela avait un charme tout particulier.

Lorsque grandit, assez rapidement, l'intimité entre mes hommes et moi, ce charme se mélangea davantage de tristesse. Je m'accoutumai à voir, dans le milieu de la journée, arriver à ma « cagna » des garçons soucieux. Assis sur une caisse à cartouches, mâchonnant un cigare, j'écoutais mélancoliquement l'appel de détresse qui montait vers moi. Le maire du village refusait l'allocation à la femme d'Un Tel. Je prenais une feuille de papier à lettre, et j'écrivais à la préfecture. Ou bien, cet autre venait pleurer dans mon taudis solitaire sa honte et sa fureur de mari trompé... Les pires misères de la guerre, celles de l'arrière, je les apprenais de la bouche d'un homme accroché à la main fraternelle de son chef.

VII

DEVANT LE SRKA DI LEGEN

Nous avions été relevés du secteur de la Montagne Rouge, le 23 mars. Nous savions pourquoi. Il était, depuis quelque temps, question d'attaquer les positions bulgares du Srka di Legen. Et nous étions désignés pour cette opération. Notre séjour à la Montagne Rouge avait été, pour ainsi dire, sans histoire. Le 17 mars, mon carnet de route signale de la neige et un violent bombardement de la Montagne Rouge, des Pitons Blancs, du Dôme, du Tabouret et du Cœur. Ce bombardement avait commencé quelques minutes après le lever du jour. Je venais, comme chaque fin de nuit, de vérifier avec mon fourrier les rations de la distribution de vivres. J'avais dicté à mon sergent-major les réclamations accoutumées, ce

qui se traduisait régulièrement, pour la compagnie, par une restitution du sucre, du café et du vin détournés par les débrouillards du ravitaillement. J'étais fatigué par ma veille de la nuit; j'étais, comme d'ordinaire, plein de quiétude. Je venais de me déshabiller, et, tout nu dans la neige, je tendais, mon dos à l'ordonnance, pour les deux seaux d'eau glacée de ma douche quotidienne. C'est à ce moment que se déclencha le tir bulgare, avec une violence qui me fit immédiatement craindre une attaque. Je pris mon revolver, ma boîte à masque, ma jumelle, je jetai sur ma nudité une pèlerine en caoutchouc. Je chaussai mes sabots, et je me précipitai à mon poste d'observation, désagréablement coiffé par les 77 fusants. Mon ordonnance m'apporta mes habits, et je me vêtis sous le bombardement, le revolver à portée de la main, mes agents de liaison couchés à mes côtés et prêts à bondir pour porter mes ordres à mes

sections. Tout se borna à une démonstration, faite sur le front de la compagnie Vallot, et facilement arrêtée par le feu de cette unité, la 22e, et par celui de deux de mes fusils mitrailleurs. Aux Pitons Blancs, vers 11 heures, le commandant du bataillon grec avec lequel j'étais en liaison m'envoya un message me signalant des infiltrations ennemies du côté d'une masure qu'on appelait la Maison Rouge. Mais il y avait beau temps que l'artillerie bulgare s'était calmée et que le barrage de nos 75 coiffait les tranchées ennemies, interdisant toute sortie de troupes. J'étais pleinement rassuré. Mon seul ennui était la difficulté que j'avais de faire partager ma quiétude à mon chef de bataillon, qui, de sa lointaine cagna, envoyait à ses commandants de compagnie des coups de téléphone affolés. Je l'invitai à venir déjeuner avec moi pour lui permettre de se rendre compte de l'inanité de ses craintes. Fort probablement les Bulgares avaient dû

s'émouvoir de quelque mouvement imprudent de nos voisins hellènes, et ils arrosaient tout le secteur, par manière de précaution. Ce bombardement me permit de faire un état des pertes. Chappey m'avait passé son commandement un peu rapidement et il manquait à l'inventaire qu'il m'avait remis une cuisine roulante et pas mal d'outils et de munitions, dont je ne savais comment expliquer la perte. Ce bombardement me permit de me constituer des réserves de toutes sortes.

* * *

Notre changement de secteur avait lieu dans des conditions un peu ahurissantes. Ma compagnie possédait un troupeau de chèvres, de brebis et de porcs, que je faisais garder soigneusement dans le ravin de la Lioumnitza par les plus fatigués de mes hommes. Il fallut les charger à dos d'âne et de mulet. Puis,

suivre, de nuit, le lit à peu près desséché de quelques torrents, seule route de ces pays de montagne. A chaque instant, on était arrêté par des chutes d'eau qu'il fallait escalader. Hommes et bêtes tombaient. Les jurons scandaient notre misère. Par surcroît, en arrivant enfin en haut de la crête, le bouton de la lampe électrique que je portais à ma ceinture s'accrocha à une branche de genévrier, et, l'espace d'un instant, un pinceau de feu montra les silhouettes des quelques hommes qui m'entouraient. Cela n'avait pas duré une seconde, mais c'en était assez pour que j'entendisse la voix éraillée du commandant lancer une bordée d'injures à la face du roi des... sots qui... Ce brave commandant avait toujours tendance à s'exagérer les conséquences du moindre incident.

Nous arrivâmes au matin, dans des gorges magnifiques, où coulait une des branches du Kodza Déré, ce beau torrent lumineux dont j'avais suivi les

sinuosités sur mon chemin depuis Bohémitza. Ici, nous étions près de ses sources. Il bondissait de rocher en rocher, déchirant à chacun d'eux un flot de mouvantes dentelles. La neige qui fondait le long des pentes de la montagne l'enrichissait d'une eau glacée. J'y fis une trempette rapide, d'où je sortis tout violacé. Mais, en montagne, il suffit après un tel bain de gravir un peu rapidement deux ou trois cents mètres de pente pour se réchauffer abondamment.

Le 29, nous relevâmes les éléments du 84, qui tenaient tranchée en face ce piton avancé du Srka di Legen, que nous devions emporter d'assaut. Le tour d'horizon était l'un des plus impressionnants que l'on pût voir. A nos pieds, les sources de la Lioumnitza se frayaient un passage à travers un large vallon de sil rouge. De l'autre côté, le massif du Srka di Legen s'élevait brutalement en un glacis piereux de quelque 1.200 mètres. Toute la force de cette position apparaissait. Ce

terrain rocheux, tout en marbre blanc, dans lequel il était impossible de se creuser le moindre abri, invitait à des réflexions assez désagréables sur la façon dont s'effectuerait la marche d'approche. A supposer qu'on enlevât cette montagne, on se heurterait encore à celle du Gusset de Balkan, qui la dominait, et dont les fortifications bulgares se dessinaient en délicate dentelle. Une plaine s'ouvrait vers Huma et le monastère d'Arkangel. Il apparaissait tout à coup que le Srka di Legen était bien ici la clef de la défense bulgare. Mais, quelle clef solide! Vers le nord-ouest et l'ouest, se haussaient de rudes montagnes escarpées. Géantes falaises brunâtres, couronnées de neige, sur laquelle le soleil du matin faisait jouer les caprices de la nacre. C'était le massif de la Mala Rupa et j'en nommais l'un après l'autre chaque sommet, déjà familier, grâce à mes longues études de la carte du pays : le Casque, le Têton... Derrière nous, les montagnes

que nous occupions s'étageaient pareillement jusqu'au Gandjack, sur les pentes duquel un soleil déjà chaud faisait ruisseler la neige fondue en longs rubans d'argent.

Je passai les quatre jours qui suivirent à enseigner à mes gradés et aux plus dégourdis de mes hommes les caractéristiques de la silhouette du Srka di Legen qui s'offraient à nos yeux et à les familiariser avec ce qu'on pouvait voir ou deviner des tranchées bulgares : l'Avancée, les Ouvrages Blancs (il y avait des Ouvrages Blancs dans tous les secteurs), le Bastion Central, le Bastion de l'Est. Je discutais avec eux de l'emplacement probable des mitrailleuses. Nous tâchions de nous faire une idée de la configuration des services. Les cartes dont nous nous servions, agrandissements de cartes autrichiennes, étaient manifestement inexactes. L'idée me vint de survoler le secteur ennemi, et j'en adressai ma demande au général Regnault, qui com-

mandait la division. Le surmenage que je m'infligeai, un peu d'eau que j'eus l'imprudence de boire pour calmer les premiers accès de paludisme qui me brûlaient, déterminèrent chez moi une forte crise d'entérite dysentériforme, qu'une piqûre d'hémétine jugula heureusement.

Sur ces entrefaites, j'appris avec une certaine stupeur, de la bouche du commandant Hovasse, que le général Sarrail m'avait infligé soixante jours d'arrêts de rigueur à la suite de mon acquittement en conseil de guerre, et que ma punition courait depuis plusieurs semaines déjà. Le colonel Guelhers avait même interdit au commandant Hovasse de m'en avertir.

Le procédé était d'autant plus étrange, qu'il est de règle qu'un officier puni doit émarger l'ordre qui lui signifie ses arrêts de rigueur. Je tenais, tout au moins, à en avoir le cœur net, et, contre l'avis du commandant Hovasse (« Pas d'histoire,

mon petit! »), je demandai audience au colonel. Il résidait à une douzaine de kilomètres de là, au village de Kupa. Il fallait traverser deux montagnes pour y parvenir. Je reçus l'autorisation nécessaire, et j'y partis à cheval.

Le colonel logeait, en ce pouilleux village abandonné, dans une masure qui ne valait même pas nos modestes abris de la tranchée. Du moins, elle était infiniment plus sordide. Elle puait encore cet abominable relent des populations misérables qui ne se lavent jamais. Habitué que j'étais à la pure et saine fraîcheur du grand air, j'en eus la nausée en entrant. Le colonel prit un air solennel, et me dit : « J'avais dit au commandant Hovasse de ne vous parler de ces arrêts de rigueur que lorsqu'ils seraient terminés, car je ne compte pas vous les faire subir effectivement. » Je lui répondis que je tenais à en connaître exactement le motif. Il ouvrit mon feuillet de campagne et fit la grimace. « Monsieur, me dit-il, ils ne

diminuent en rien l'estime que j'ai pour vous, et ne nuiront pas à votre avancement. Pourquoi vous en tourmenter? » Mais j'étais bien décidé à connaître le motif libellé par le général Sarrail. Je tendis la main vers le feuillet. Je lus : *A compromis sa dignité d'officier en se mêlant à une rixe.* Je ne sais si je rougis ou si je blêmis. Mais ma colère se lisait sans doute sur mon visage, car le colonel me dit : « J'espère, monsieur, que vous ne nous ferez pas d'histoire pour cela. » Ce « pas d'histoire » m'impatienta. J'évoquai ce jour de novembre 1914 où le capitaine Chaud, commandant le 1er bataillon du 58e, avait refusé à mon commandant de compagnie, le capitaine Jaubert, la citation que celui-ci lui demandait pour moi. J'avais, avec le sergent Jouvent, ramené au combat une section d'une autre compagnie, qui se dérobait. Nous citer, c'eût été « une histoire ». « Pas d'histoire, » avait répondu le capitaine Chaud. « Pas d'histoire, »

avait dit le commandant Hovasse. « Pas d'histoire, » répétait le colonel Guelhers. Cette veulerie de l'armée républicaine était exaspérante. Vraiment, on ne songeait guère à récompenser ceux qui tenaient à « exceller ». Cette pensée me frappa, et je répondis assez froidement au colonel que je prendrais le temps de la réflexion.

Le soir même, j'écrivais au général Sarrail une lettre de quatre pages où j'exposais mes états de services. Je protestais ensuite contre ma punition, et en particulier contre le libellé du motif. Je n'étais certes pas de ceux à qui l'on pouvait reprocher « de compromettre leur dignité d'officier ». Je laissais entendre que je réclamerais au besoin au ministre, et même au Conseil d'Etat, selon les prérogatives des officiers. Le commandant Hovasse, que je chargeai de transmettre ma demande par la voie hiérarchique, prit le parti de m'approuver.

*
* *

Le 31 mars, notre bataillon, relevé, alla cantonner à Kupa, auprès du colonel. Le commandant Hovasse était logé au presbytère du pope. Détail étrange, la cave de ce presbytère était emplie de sacs. Chacun de ces sacs contenait un squelette, dont la tête coiffée d'un fez était posée sur le sac. Cela n'avait rien de macabre pour nous, habitués à la mort, que nous tutoyions tous les jours. Aucun de nous ne trouva une explication satisfaisante de cette mise en cave d'ossements.

Le séjour de Kupa était loin d'être désagréable. Ce village, situé dans une vallée pauvre, mais charmante comme une chevrière de quinze ans, est arrosé par la branche principale du Kodza Déré. Le torrent coule ici entre de hautes falaises de marbre blanc, gris ou bleu, qu'il a polies en grand artiste. Au fond

de ces abîmes, où le soleil ne pénètre pas, il présente, entre deux chutes, des dormants limpides, sur lesquels le reflet du marbre jette des bleus et des verts transparents. C'étaient de magnifiques baignoires, auxquelles on ne pouvait accéder qu'à force de gymnastique, et où, par les après-midi déjà torrides, j'allais me baigner avec mon sous-lieutenant Foussat et avec le commandant de la compagnie de mitrailleuses, l'exquis et jeune sous-lieutenant Bourgin, neveu, je crois, d'Alexandre Millerand. La fraîcheur du Kodza-Déré calmait la fièvre, qui ne nous quittait guère, et, en sortant du bain, nous nous sentions de nouvelles forces. De grand matin, j'exerçais ma compagnie, selon des principes que désapprouvait le commandant Hovasse, fidèle au règlement d'avant-guerre. Mais je désobéissais systématiquement à ses ordres. Pour moi, à la guerre, il faut tuer, sans être tué. J'enseignais à ma troupe les vieilles ficelles que peut connaître un

fantassin, lorsqu'il a pris part à deux ans et demi de batailles, d'un bout à l'autre du front français. Et j'opposais une remarquable force d'inertie aux conseils « réglementaires » avec lesquels le commandant Hovasse m'aurait fait démolir ma compagnie en dix minutes de combat. Il me criait sur tous les tons : « C'est du travail de réserviste, ça! » Que pesaient ses vingt-cinq ans de service auprès de mes deux ans et demi d'expérience, alors que j'avais assisté à cinq fois plus de batailles que lui? Il était bien obligé de convenir que mes « méthodes de réserviste » m'avaient permis d'avoir en main la compagnie la plus simple, la plus docile, je puis le dire aussi, fièrement, la plus solide au combat de tout le régiment. Et mes officiers répétaient après mes hommes le sobriquet cher à mon cœur de trente-cinq ans, que m'avaient donné les poilus, de « grand-père ». Un grand-père qui ne se privait pas de botter le derrière de ses petits-

enfants, quand ils le méritaient, mais qui distribuait aussi, largement, ses propres cigares, et, parfois prenait sur les économies de sa solde pour offrir à ses hommes un quart de vin de rabiot.

*
* *

Le 4 avril, par une chaleur torride, le colonel convoqua chez le commandant Hovasse les commandants de compagnie du bataillon : Cussac, Vallot, Bourgin et moi, afin de nous communiquer le plan de l'opération projetée.

Cette réunion, qui aurait dû être grave, devint assez bouffonne. Nous apprîmes d'abord que notre brigade avait pour rôle de culbuter, avec ses cinq bataillons et l'appui d'un bataillon grec, les 46e, 6e, 50e, 18e et 20e régiments bulgares, forts de quatre bataillons à quatre compagnies chacun. Nous devions — dans l'esprit du commandement — percer les montagnes jusqu'à

60 kilomètres de là, vers Démir Kapou, où le Vardar se resserre entre un défilé rocheux, qui, comme tant d'autres, a pris le nom classique de « Portes de fer ». Aucun de nous, sauf peut-être le colonel, ne croyait à la possibilité d'arriver à cet objectif, avec les moyens dont nous disposions. Culbuter les trois divisions du général Todoroff, c'était beaucoup pour une brigade, même française, alors que nous avions une infériorité notoire en artillerie, aussi bien qu'en infanterie. Nous songions à cette piste de 60 kilomètres par laquelle les mulets ravitaillaient en obus notre artillerie, presque toute composée de pièces légères de campagne. Les dépôts en munitions ne grossissent guère, lorsqu'une bête ne peut porter que dix cartouches de 75. Tout concourait à nous rendre soucieux.

Cependant, le colonel nous dérida. Chose étonnante, car le discours qu'il nous tint aurait dû nous remplir de tristesse. Le brave homme en était resté à

la guerre de 70, qu'il avait peut-être faite, et pour nous donner des raisons de croire au succès complet de l'opération, il ne voyait rien de mieux que les leçons tirées de la bataille de Saint-Privat. Je l'entends encore : « Nous avons plus de canons qu'à Saint-Privat, qui fut la grande bataille d'artillerie de la guerre de 70. Nous devons donc vaincre. De plus, l'artilleur (*il prenait un ton doctoral*) qui est un homme soustrait en partie aux émotions du combat, dispose d'un appareil de pointage, que vous avez pu voir sur les 75. Il tourne une petite manivelle et le tir s'allonge de 50 mètres. Vous faites un bond de 50 mètres. Il tourne encore la petite manivelle et vous faites un nouveau bond de 50 mètres. Il tourne encore..., etc. J'avais mon crayon à la main, et, machinalement, j'alignais les 50 mètres, tandis que le colonel, comme un disque de phonographe cassé, répétait inlassablement la même ritournelle. Quand il eut fini de parler, j'additionnai

rapidement une longue colonne de 50 mètres. Nous avions, durant que discourait le colonel, progressé de 32 kilomètres. Je glissai le papier sous les yeux du commandant, qui était assis à côté de moi. Il était saisi par un fou rire, qui gagnait Vallot, qui gagnait Cussac, qui gagnait Bourgin, tandis que, mordant mes lèvres pour ne pas éclater, je bourrais les tibias du commandant de furieux coups de mes brodequins à clous, et que le colonel complètement déconcerté, promenait tout autour de la table le regard le plus ahuri du monde. Entre deux hoquets le commandant bredouilla une explication embrouillée. Et le colonel reprit son discours, au point même où il l'avait laissé, avec une gravité qui redoublait notre envie de rire. Les flancs m'en faisaient mal. Le colonel nous quitta, persuadé que le commandant était en proie à un accès de fièvre chaude, et qu'il avait le délire. Du moins, un quart d'heure plus tard, le docteur Goujon, médecin-chef du

régiment, téléphonait pour avoir des nouvelles du chef de bataillon. Il parut surpris quand on lui dit qu'il était à table, et mangeait de bon appétit l'éternel ordinaire de viande de conserve et de riz.

*
* *

Le 10 avril, en sortant de ma tente, où j'étais occupé à dicter au fourrier le menu de la compagnie, je me heurte à mon ancien chef de corps du 50e, le colonel Igou. Il me raconte la plus étonnante histoire de vol et d'abus de confiance. La voici :

Le 58e d'infanterie a pris en subsistance un des régiments helléniques, formés par M. Venizelos, pour combattre à côté des Français. Il y a quelques jours, l'officier d'approvisionnement grec a acheté de son collègue Besson, du 58e, une importante provision de farine, de sucre, de café, de riz, de conserves. En

principe, les achats faits par les Grecs à notre intendance doivent être immédiatement réglés. Or, celui-ci a été fait à crédit, l'Hellène ayant affirmé que, le lendemain, il apporterait l'argent. Il donne un bon en échange. Le lendemain, pas d'officier grec. Le colonel Igou téléphone au colonel vénizéliste pour avoir des explications. L'officier grec, non plus que son ravitaillement, ne sont arrivés à leur corps. En revanche, le colonel grec affirme avoir remis à son subalterne l'argent de cet achat. Enquête. Au bout de quatre jours, on finit par découvrir que l'Hellène a passé en vieille Grèce avec l'argent, les denrées et les mulets. Il doit, aujourd'hui, vivre riche et honoré en quelque village de Thessalie, dont il est peut-être le maire.

*
* *

11 *avril* 1917. — Vu passer, de loin, le général Sarrail et sa suite, qui remon-

taient à cheval la piste de Kupa. Le 12, visite aux lignes, où je suis allé, de nuit, me rendre compte des possibilités de créer, entre nos tranchées et les tranchées bulgares, un dépôt de cartouches et de grenades. J'ai trouvé l'endroit dans une fissure de rochers, au pied même des positions ennemies, et il y a gros à parier que, la nuit, nulle patrouille bulgare ne saura dénicher la cachette. Le seul risque est celui d'un obus vraiment trop court de notre artillerie. Le même jour, je reçois l'autorisation, que j'avais sollicitée, de partir pour l'escadrille 785, à Gorgop, et d'y effectuer des vols de reconnaissance de mon axe d'attaque.

Sept heures de chemin sur un cheval borgne, entre le rocher et l'abîme, sur une piste d'un mètre de largeur. Lorsque le bon œil du cheval est du côté de l'abîme, l'animal effrayé me racle le genou contre le rocher. Lorsque cet œil est du côté du rocher, j'ai grand'peine à l'empêcher de se jeter dans l'abîme. On entend, plus

qu'on ne voit, bouillonner sans fin le Kodza-Déré. Tout le long de la piste, des travailleurs macédoniens, encadrés par nos soldats du génie, se hâtent d'améliorer le passage qui servira à alimenter le combat en munitions et à évacuer les blessés.

Il est midi lorsque je franchis la dernière crête, et que la plaine verdoyante et malsaine du delta du Vardar s'ouvre sous les pas de mon cheval et m'éclabousse d'une vision de verdure. Un soleil implacable s'écrase sur mon casque. Mes vêtements de toile sont transpercés et, à travers les panneaux de la selle, suinte la transpiration malodorante de mon cheval.

L'escadrille 785 était commandée par le lieutenant de Eynde, qui s'était acquis, je crois, une certaine notoriété comme escrimeur. Pilotes et observateurs étaient assez nombreux et la table du mess était bien garnie. Je ne m'arrête pas sur l'accueil qui me fut fait. Chacun connaît la

cordialité qui régnait dans les milieux de l'aéronautique. La popote comptait un autre étranger, le capitaine-adjudant-major du bataillon de chasseurs rattaché à notre régiment. L'autorisation que j'avais demandée de survoler nos lignes avait provoqué de la part du commandement une invitation aux commandants de compagnie et officiers supérieurs. Je dois dire que trois ou quatre seulement y répondirent.

Bien qu'on ne fût qu'au début du printemps, la chaleur était déjà accablante dans la plaine. La plupart des aviateurs avaient les traits tirés par la fièvre. De plus, les effets de la chaleur se faisaient sentir sur le travail de reconnaissance. Le repérage des batteries, la rectification de la carte et des plans directeurs de l'artillerie étaient terriblement en retard. C'est que, de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi, nos appareils de la 785 ne pouvaient pas tenir l'air. C'étaient des

« coucous » ou « taxis » Farman d'un modèle déjà périmé. Ils étaient impuissants à s'opposer à cette formidable escadrille bulgare, qui sortait par vol de vingt-quatre appareils à la fois, et qui, le 26 février, s'était abattue jusque sur le terrain de Gorgop, mitraillant et détruisant le matériel de l'escadrille sur le terrain d'atterrisage même. Nos appareils lents, peu maniables et d'une solidité douteuse, étaient même incapables de fuir devant l'ennemi.

Cela me changeait désagréablement des vols que j'avais effectués sur nos lignes de Champagne, en Nieuport, à cette fameuse escadrille N-12, dont les pilotes s'appelaient Robert, Navarre, Tabuteau, Quellenec, de Sévin, Chambe, Pelletier-Doisy et qui détint longtemps le record des victoires aériennes.

Au lieu de faire la sieste, j'allai m'initier aux secrets de la mitrailleuse Lewis, et de la tourelle de combat de l'avion sur lequel, le soir même, je devais survoler

mon secteur. Je n'étais pas sans une certaine inquiétude sur la façon dont je m'y prendrais pour combattre un avion ennemi si un hasard, que je n'appelais pas du tout, en jetait un sur ma route.

Cela ne m'empêcha pas de faire une merveilleuse reconnaissance de plus de deux heures. Les positions ennemies étaient admirablement diminuées. Je pus me rendre compte de la difficulté de franchir la plupart des ravins devant lesquels le colonel, le doigt sur la carte, n'avait pas hésité un seul instant. La montagne du Srka di Legen était coupée de rudes murailles de rochers, et il était clair qu'on ne pouvait accéder aux diverses positions que par des cheminements étroits, que battaient certainement les mitrailleuses bulgares.

Tous ces soucis momentanément abolis par l'éblouissante vision du retour. Sous nous, le serpent du Vardar ondulait, entre des montagnes rousses, son éblouissant corps émaillé de sinople et d'azur. Au

nord-est, enfoncé dans un cirque de montagnes sombres, le lac Doiran épuisait largement le ciel, tandis que, dans la plaine, les lacs d'Ardzan et d'Amatovo resplendissaient, criblés des dernières flèches du soleil. Au loin, une brume mauve enveloppait lentement Salonique, comme d'un tchartchaf de gaze. La rade de Salonique s'incendiait de reflets pourpres. Féerie! A peine à terre, mon pilote se gargarisa d'une roulade. Il s'appelait Pellerin, je crois, et était premier prix du Conservatoire.

Le lendemain, tandis que de Eynde faisait évoluer le reste de l'escadrille, je pris l'air, à nouveau, avec le sergent Mettre. La batterie 414 nous canonna de façon si précise que nous commençâmes, malgré le bruit du moteur, à percevoir nettement les explosions. Par deux fois, nous nous trouvâmes assez près de la gerbe pour avoir le désagrément de recevoir, dans notre fuselage, quelques éclats. Ils ne firent heureuse-

ment pas de dégâts. Notre pilote vira vers Kupa, changea d'altitude et nous pûmes recommencer nos observations. Tandis qu'il prenait de la hauteur, je reconnus ma compagnie dans le ravin du Kodza Déré.

Je revins le soir même. Il y avait deux heures que ma compagnie était montée en ligne. Le brave commandant Hovasse, qui n'aimait pas les avions, était persuadé que je n'en reviendrais pas vivant.

*
* *

Dans la nuit du 19 au 20, j'envoyai le sous-lieutenant Foussat faire une reconnaissance de la position avancée bulgare. Je n'ai guère encore parlé de cet excellent officier. Il avait perdu un œil au début de la guerre, au bois des Loges, je crois, et il était revenu volontairement au front. Les hommes l'adoraient, à cause de sa gaieté, de son inépuisable jeunesse, et du courage sans défaillance qu'il manifestait en toutes circonstances.

La reconnaissance avait été prescrite par le colonel, je tenais à ce qu'elle fût bien faite, je savais que je pouvais compter sur Foussat pour la pousser le plus loin possible.

Je lui choisis, dans la compagnie, un lot de volontaires. La plupart des hommes qu'emmenait Foussat étaient des Basques, grimpeurs habiles, entraînés à la montagne. Avec eux, un ancien légionnaire, Maguin, qui avait déjà subi quatre conseils de guerre et qui avait échoué dans ma compagnie, où il se tenait à peu près tranquille. Il avait suffi, pour cela, que je changeasse ses tours de corvée contre des patrouilles. Il en faisait à peu près toutes les nuits. Il était l'homme qui connaissait le mieux cet immense terrain vague, indivis entre les Bulgares et nous. Un soldat selon mon cœur! Et, pourtant, je lui avais flanqué une solide tripotée, quelques jours auparavant, pour un manque de discipline.

De cette patrouille, fort bien menée par Foussat, et qui nous révéla que, contrairement à l'opinion du commandement, l'avancée était sérieusement gardée par les Bulgares, je ne veux rappeler que le côté amusant. Certes, je pourrais développer le sentiment très vif d'angoisse pour mes hommes, qui me tint sur le parapet de la première ligne, tandis que la fusillade dirigée au hasard contre la patrouille de Foussat emplissait mes premières lignes du claquement des balles et du miaulement des ricochets. La patrouille revint intacte, et je fus délivré de cette appréhension.

Foussat vint faire son rapport à mon poste de commandement. Il l'avait rédigé avec sa simplicité et sa droiture habituelles, d'une façon parfaitement précise. Cela ne fit pas l'affaire du commandant Hovasse qui sabra le rapport à grands coups de crayon rouge. Je l'entendais crier à Foussat : « Le petit poste! le petit poste!... Peuh! allons donc... La

garnison bulgare, à la bonne heure! la garnison bulgare, voilà ce qu'il faut mettre à la place de petit poste... Au moins, ceci a l'air de quelque chose... Un petit poste, ça ne fait pas beaucoup d'hommes... Ah! ces réservistes, ils ne savent pas faire un rapport... La garnison, la garnison bulgare... Au moins, ça, on ne sait pas si c'est cinquante ou deux cents hommes... Ils ont bien assez tiré pour être tout un régiment. » Je pensai à ce passage de Shakespeare où Falstaff multiplie les « hommes en bougran ». L'art de faire des rapports n'a guère évolué depuis.

Les jours suivants, la neige et le froid succédèrent brusquement à la lourde chaleur de la première quinzaine d'avril. Les pistes disparurent sous la bourrasque et il fallut différer l'attaque primitivement prévue pour le 28 avril. Le bataillon relevé, et envoyé dans le ravin du Kodza-Déré, dressa ses tentes sur la glace.

VIII

LE 10 MAI 1917

Le 9 mai 1917, à quatre heures de l'après-midi, mon agent de liaison auprès du commandant me glissa dans la main un petit papier plié en quatre. Il portait ces mots inscrits au crayon.

Jour J = 10 mai.
Heure H = 4 heures.

Pour la première fois, à la veille d'une attaque, j'étais grave. Jusqu'à présent, mon plus fort commandement, au combat, avait été celui d'une section. Il suffisait, pour la bien mener, de se conformer aux ordres reçus et de payer d'exemple. Deux choses qu'il était aussi facile de faire avec le sourire que de les exécuter tristement. Aujourd'hui, j'avais la responsabilité de l'engagement d'une

compagnie. Sans doute, mon plan d'engagement, soigneusement rédigé à l'avance,avait reçu l'approbation de mon chef de bataillon. Mais j'avais une autre expérience militaire que le brave commandant Hovasse, et je savais, pour avoir participé à pas mal d'opérations, que les choses se passent rarement selon les prévisions. Les péripéties de combat, et ce qu'on a appelé ses « impondérables » modifient à chaque instant la physionomie du champ de bataille et créent des situations imprévues. Mon imagination, qui avait fortement travaillé depuis quelques semaines, m'en suggérait chaque jour de nouvelles. Cependant, je savais que des surprises m'attendraient. De la décision, bonne ou mauvaise, que je prendrais, de la rapidité avec laquelle s'exercerait mon esprit critique, pouvaient dépendre le sort de la bataille et la vie de mes hommes. Il y a de quoi rendre soucieux.

A mon coup de sifflet, que chacun con-

naissait bien dans la compagnie, je vis les hommes se dresser hors de leurs tentes. Tous les soirs précédents, tandis qu'à la clarté de la pleine lune je montais jusqu'à ce monticule, d'où la vue plongeait sur l'étincelant miroir du lac d'Ardzan, j'avais entendu ramper sous ces tentes la mélancolie des chansons sentimentales. Ainsi, les hommes exhalaient cet impérieux besoin d'amour et de tendresse que la guerre était incapable de tuer en nous. Ceux-là même qui n'avaient pas une épouse ou une maîtresse, à laquelle ils dédiaient leur héroïsme quotidien, se forgeaient une image très douce. Chaque Don Quichotte a sa Dulcinée.

...Déjà ma compagnie était formé en carré. Les sous-lieutenants Vassard et Foussat, l'adjudant Van Mansart, le sergent Pellegrin, à deux pas devant le centre des sections qu'ils commandaient. Le colonel Topart, qui faisait fonction de général de brigade, nous avait nantis d'une proclamation que je me refusai à

lire à nos hommes. Elle était un chef-d'œuvre de style déplorable et de manque de psychologie. L'excellent chef d'état-major — soldat fort brave d'ailleurs — qu'était le colonel Topart était un rhétoricien malencontreux. La fin même de sa proclamation : « La 122e division ne craint ni Dieu, ni diable, » était de nature à heurter l'âme simple de mes « gars du Ch'Nord » et de mes Bretons. De plus, l'optimisme de cette proclamation me semblait malsain. Il n'est pas bon de prédire aux soldats une victoire facile, alors que les difficultés se multiplient devant lui. C'est l'exposer à se décourager dès la première résistance.

J'avais ma compagnie parfaitement en main. Sur les cent vingt-sept hommes valides que présentait, au matin du 9 mai 1917, ma situation de prise d'armes, cent vingt étaient véritablement des amis, qui s'étaient livrés à moi, qui m'avaient pris pour confident des humbles joies que leur apportait parfois le

courrier, ou de leurs peines profondes. Sans cesser un seul instant d'être le chef, j'avaïs ri et plaisanté avec les uns. J'avais appuyé ma main sur l'épaule des autres, en m'efforçant de découvrir en eux le ressort secret qui permet de réagir contre la douleur. Des mères, des épouses que je ne connaîtrais jamais, avaient inséré dans maintes lettres envoyées à leurs fils ou à leur mari un mot de remerciement pour moi. Joie la plus pure et la plus profonde que puisse procurer le commandement d'une compagnie en campagne. Dans le Nord, sur la ligne même de feu, en Bretagne et dans le pays basque se prolongeait l'affection qui m'unissait à la plupart de mes hommes.

J'avais accoutumé ceux-ci à entendre la voix de la raison. La discipline doit s'imposer, mais il faut toujours faire un effort pour qu'elle soit consentie par l'intelligence. Chaque fois que je réunissais ma compagnie, je l'habituais à réfléchir sur les ordres que je donnais. Je

tâchais de démonter, à l'usage de mes poilus, le mécanisme compliqué de la guerre. Car il importe que le chef impose à ses hommes le sentiment de son intelligence, autant que de son énergie et de sa bonne foi. Ce n'est qu'à ce prix qu'il est assuré que, s'il tombe, ses hommes prolongeront d'eux-mêmes son effort. La préparation d'une troupe pour le combat ne peut être bien faite que par une élite.

J'étais donc assez libre pour remplacer la proclamation du colonel Topart par une brève allocution de mon cru. Après avoir défini, à l'usage de mes hommes, la mission exacte de la 23e compagnie, je ne leur cachai point qu'il y avait quelques probabilités pour que la journée du lendemain fût rude. Je leur promis de payer d'exemple, et je me portai garant, envers eux, de celui que leur donneraient mes quatre chefs de section.

On en était à la distribution des cartouches, des grenades, des vivres de réserve et des couteaux de tranchées. Mais

il me restait encore une question à régler : celle du soldat Martin.

*
* *

Martin était l'un des trois ou quatre irréductibles de la compagnie. Lorsque je m'approchais de lui, dans la tranchée, ou au repos, pour lier conversation, il me répondait sèchement, par monosyllabes. Une nuit qu'après avoir en vain tenté le forcer à parler de lui, je m'étais arrêté sous la neige, derrière le pare-éclat voisin, pour bourrer ma pipe, j'avais entendu Martin dire sauvagement à son camarade de faction : « Il ne me possédera pas. Non! même quand il posséderait tous les autres. » Le passé de Martin parlait contre lui. C'était un inscrit maritime, et il nous était venu des Equipages de la Flotte, par *punition*. Sans doute un de ces rôdeurs de ports, comme il y en a tant. Les paysans, les ouvriers, les employés m'ouvraient leur cœur.

L'affection de ces hommes est ce que j'ai rapporté de plus précieux de la guerre et les lettres naïves que m'écrit encore « Bout-de-Zan », mon ancien agent de liaison à la 23e compagnie, aujourd'hui commis à l'arsenal de Cherbourg, me remplissent de joie profonde. Avec Martin, rien à faire. Un Carco seul, peut-être, aurait pu le faire parler. Mais, si je ne dédaignais pas d'amuser mes hommes avec des plaisanteries salées, il m'eût été impossible de parler familièrement à Martin du métier que je soupçonne avoir été le sien. Martin échappait donc à l'autorité morale que j'avais imposée à mes hommes. Mieux, il s'était imaginé qu'il échapperait à la discipline, ce en quoi il se trompait. Quatre jours avant l'attaque, Martin avait décidé de déserter. Il préférait le conseil de guerre au combat. Par malheur pour lui, il avait essayé d'entraîner un de ses camarades, une tête faible. Le pauvre diable, au moment de partir, était venu dans ma

tente, à laquelle tous mes hommes avaient facilement accès. Je verrai toujours cette figure, jusqu'alors fermée à tous mes efforts, s'ouvrir pour balbutier l'aveu. Cet homme, qui avait joué la forte tête, s'était traîné à mes pieds en sanglotant, comme un enfant. Je l'avais relevé, je lui avais promis que cette misérable minute serait passée, s'il se conduisait bien au combat. Etrange choc! Pour la première fois, il m'avait parlé de son enfance misérable, dans une grande ville. Il m'avait raconté l'ivresse journalière de son père dégradé par le bagne usinier. Dans cette maison sans pain, les coups et les injures pleuvaient. Jamais je n'ai senti si fortement monter en moi l'horreur du cabaret qu'à la minute où ce simple, sans aucun art, par la seule vertu d'une confession sincère, faisait vivre à mes yeux l'épouvante — c'est le vrai mot! — d'un de ces taudis, comme il y en a encore trop, où le père, esclave de l'alcool, tolère la prostitution de ses propres filles,

parce que le pain manque... C'est, transposé en France, et avec plus d'horreur encore, l'effrayant *Cabaret de la dernière chance* de Jack London. Une victime de l'alcool, voilà ce qu'était ce déserteur.

Je savais, du même coup, la part que Martin avait eue dans ce projet et qui était la principale. Un sergent alla cueillir Martin, au moment même où le misérable préparait son paquetage pour s'enfuir à la faveur de la nuit. On me l'amena. Il fit plus que confesser son crime, il le fit éclater à mes yeux, dans tous ses détails. Je n'avais pas besoin qu'il me dît les motifs de cette détestable forfanterie. Il espérait que j'allais le déférer à la justice militaire. Je n'en fis rien.

A mon coup de sifflet, la compagnie se forma en carré. Devant Martin, blême de terreur, je racontai froidement son projet, omettant seulement de rapporter ce qui avait trait au camarade de ce mauvais soldat. Puis je prononçai l'arrêt

dont j'avais entendu prendre l'entière responsabilité.

Jusqu'au jour de l'attaque, Martin serait considéré comme puni de cellule. Il demeurerait seul sous sa tente-abri, désarmé, gardé à vue par une sentinelle. Au jour du combat, il marcherait avec une section de première ligne, sans armes, sous la garde spéciale d'un sergent, dont la consigne, écrite et signée de moi, serait de fusiller Martin à la première dérobade.

Depuis quatre jours, Martin était sous sa tente. Il avait, en vain, réclamé au chef de bataillon, qui avait approuvé d'autant plus facilement mon initiative, que j'en revendiquais toute la responsabilité. Depuis, les injures les plus crapuleuses montaient de cette tente, à mon adresse, à l'adresse de tout le monde, à celle de la France. Je fis appeler Martin.

Il comparut. Je lui répétai ce que j'avais dit à ses camarades, que l'attaque était pour le lendemain et qu'elle avait

quelques chances d'être chaude. Je lui offrais l'occasion de se réhabiliter. Je lui ferais rendre son fusil, sa liberté. Il marcherait à son emplacement ordinaire de combat. La surveillance dont il était l'objet cesserait sur-le-champ. Tout ce que je lui demandais, en échange, c'était de me donner sa parole qu'il s'efforcerait, le lendemain, de se conduire en bon soldat. J'ajoutai que si j'étais content de la façon dont il ferait son devoir, tout serait oublié, d'autant plus facilement qu'aucune punition écrite n'avait encore officiellement sanctionné sa mauvaise conduite. Il me répondit : « Merci, mon lieutenant, je serai aussi brave que les autres. » Et, sur cette assurance, je lui remis moi-même ses armes, conservées sous ma tente.

Deux minutes plus tard, les tentes étaient abattues et les hommes confectionnaient soigneusement leur sac, tandis que, nu dans l'eau glacée du Kodza-

Déré, je prenais mon dernier bain, avant.. Mais il valait mieux ne pas songer à ces éventualités. J'allais participer à ma onzième affaire dans l'infanterie. L'idée me vint que je pouvais être blessé, et je fis sortir de ma cantine du linge neuf et une tenue propre. Puis, cette dernière soirée en popote, passée dans l'abri d'un creux de rocher, et ce silence, tout à coup, qui sous prétexte de repos à prendre avant l'attaque, s'abattait, malgré mes efforts, sur mes jeunes camarades...

...A minuit, départ. Il nous faut quatre heures pour gagner les emplacements de départ. Car il importe, avant tout, de ne pas fatiguer les hommes. Au moment où je commande sac au dos, la 11e compagnie débouche devant moi, en colonne par un. En tête, la lune éclaire la haute, droite et mince silhouette du lieutenant Cussac, qui la commande. Comment sentons-nous l'un et l'autre que nous nous sommes vraiment trop peu connus, que jamais plus nous ne nous reverrons

vivants, l'un à côté de l'autre? Un même désir nous fait ouvrir les bras. Lentement, longuement, nous nous embrassons comme deux frères. Et, tandis que je regarde défiler sa compagnie dans la nuit, je songe : « Pourvu qu'il ne soit pas tué! »

C'est notre tour. Un coup de sifflet. Le sergent-major Colin, que le colonel s'est obstiné, malgré moi, à envoyer à l'attaque alors qu'un bon sergent-major est si difficile à remplacer, Colin rassemble ma liaison. J'ai déjà détaché auprès du commandant le plus petit, le plus débrouillard, Follotec, un noiraud qu'on appelle Bout-de-Zan. Nous partons lentement...

Il est trois heures quand, au pied de l'avancée, nous franchissons nos lignes. Sur la masse sombre du Srka di Legen éclatent nos obus. Toute la nuit, un tir de harcèlement aura ainsi tenu l'ennemi en éveil. Mauvaise affaire, dans un secteur calme. Les Bulgares sont prévenus.

Au ravin de la Lioumnitza, je détache mon caporal d'ordinaire et mes cuisiniers. Je tenais en réserve du lait condensé et du chocolat. Ce soir, après l'attaque, à l'heure où tombera la fraîcheur de la nuit, mes poilus auront un bon quart de chocolat chaud. Rien de meilleur pour permettre aux hommes de tenir.

3 *h.* 30. Arrêt dans un ravin que mes chefs de section et moi avons reconnu quelques jours auparavant. Je fais mettre sac à terre et je m'en vais, avec ma liaison, reconnaître le sentier de chèvres par lequel nous devons escalader l'arête rocheuse qui, mieux que n'importe quel réseau de fil de fer, garde les Bulgares. La 19e compagnie, qui doit s'emparer de l'avancée, grimpe déjà. J'envoie aussitôt mes agents de liaison chercher la compagnie. Ma hâte est une excellente précaution. Car si nous connaissions ce ravin, les Bulgares le connaissaient aussi. Mes hommes l'ont à peine quitté que notre barrage roulant se déclenche,

3 h. 40. Et en réponse, trois 210 éclatent dans le ravin.

Nous grimpons, maintenant, le nez sur les talons de la 19e compagnie. Dure escalade. Un coup d'œil à ma montre, 3 h. 58. Presque aussitôt, des tranchées bulgares, monte le feu d'artifice des fusées et les mitrailleuses commencent à crépiter. Le jour déchire brusquement la nuit...

Collant toujours à la compagnie d'attaque, malgré les balles, mes deux sections de tête, que j'accompagne, franchissent les tranchées bulgares de l'avancée, où quelques prisonniers résignés se lèvent d'entre les premiers cadavres de la journée. Je déboîte aussitôt à droite et en avant, vers la croupe d'où je dois assurer la sûreté de la 19e compagnie. Derrière un petit rocher, mes téléphonistes établissent leur poste. Je donne l'ordre aux deux autres sections, celle du sous-lieutenant Vassard et celle du sergent Pellegrin, de venir nous rejoindre. Pelle-

grin conduit admirablement son mouvement, s'infiltrant doucement avec sa section, mais Vassard, un peu trop étourdi, débouche imprudemment sur la crête. Je me hâte vers lui et je fais presser le mouvement, par demi-section. Tout de même, Vassard a été vu et les obus de gros calibre pleuvent. Deux blessés, les premiers de la journée.

La section de Vassard a enfin gagné la crête rocheuse derrière laquelle je lui ai assigné un abri. Mais les Bulgares savent maintenant que la croupe est occupée. Les 210 et les 150 battent méthodiquement le terrain, clivant les blocs de marbre blanc, faisant voler avec leurs éclats de larges et éblouissantes tables. Allongé à côté du sous-lieutenant Foussat sous un genévrier nain, autour duquel halètent les balles perdues, nous regardons l'arrêt brusque de la 19e compagnie devant le bastion central. Par surcroît de malheur, notre artillerie tire court, et une des sections de cette com-

pagnie écope dur. Je sais que l'attaque n'ira pas plus loin.

J'apprends au même instant la mort du capitaine Coutas-Replan, qui commande le 5e bataillon, l'évacuation du commandant Hovasse, la prise de commandement du 6e bataillon par Cussac. Au bout du fil, lui-même me renseigne. On se bat dur, paraît-il, dans les Ouvrages Blancs. A l'extrême gauche, le 84, après avoir pris pied sur le sommet du Srka di Legen, vient d'en être chassé par une contre-attaque brutale. J'organise la défense de la position sur laquelle je me suis arrêté.

* * *

15 *h.* 30. — La voix égale et amie de Cussac me transmet la nouvelle que l'escadrille de Gorgop doit incessamment sortir, et, comme corollaire à cette information, l'ordre donné par la division de faire jalonner mon front par les pan-

neaux signalisateurs que nous avons emportés à cet effet.

L'ordre est à peine exécuté que nous sommes, en effet, survolés, mais par une forte escadrille bulgare. Gorgop peut rentrer ses appareils. Et, tout aussitôt, repérés et signalés, nous sommes pris en fourchette par les batteries ennemies. Au même instant, en avant de moi, claque brusquement le sinistre crépitement de la fusillade. C'est le drame qui commence.

Je bondis en avant, je passe à côté de Martin, oui, Martin le mauvais soldat des derniers jours, qui, très calme, fume sa cigarette. Je lui jette un mot amical. Miracle! il s'est détendu. Il me crie : « Ça va, mon lieutenant, je n'ai pas peur. On tiendra. »

On a besoin de « tenir », en effet, car les éléments que nous avions devant nous, eux, ne tiennent plus. La 19e compagnie, la 22e qui lui avait été adjointe en renfort, bousculées par une éner-

gique contre-attaque bulgare, craquent de toute part. C'est la débandade.

Ah non! pas cela! Le temps de crier à Foussat de prendre le commandement de la compagnie, d'envoyer le dernier agent de liaison qui me reste avertir Pellegrin de m'amener la 3e section à mon commandement, je me jette à la rencontre des fuyards. A mes côtés, un volontaire, Maguin, ancien légionnaire, quatre conseils de guerre... « Qu'est-ce que tu fais ici? — ...Z'aurez p'têtre besoin de moi, mon yeutenant. » Au fait, il n'a pas tort.

Quelques mètres me séparent à peine des fuyards, que poursuit un terrible barrage roulant. La vision des flammes brèves des explosions, ouatées de coton sale, à quinze mètres de leurs têtes. Avec cela, le fracas de cette ferraille et l'agaçant vol de guêpe des balles. Derrière les fuyards, monte la ligne rousse des tirailleurs bulgares. N... de D...! Il faut agir, sans quoi on sera foutu en bas du Srka di Legen et on perdra

2.000 hommes pour y reprendre pied.

Je m'avance vers le premier fuyard : « Demi-tour et au combat. » Une bouche hagarde me crie une injure. L'homme cherche à passer. Tirer sur lui... Un Français... Dieu! que mon bras est lourd! J'arrache d'un coup sec le poids de mon browning. Coup de fouet. Le pauvre diable se tord sur un genévrier...

Instantanément, dix, vingt, trente fuyards s'arrêtent. Ils ont vu. Et c'est de moi seul, maintenant, qu'ils ont peur. Plus que les balles et les shrapnells, je domine le champ de bataille. Toujours escorté de Maguin, je les place méthodiquement. Je colmate le front, entre Cussac et moi. Et, dès les premiers coups de feu de cette ligne improvisée, la chaîne des tirailleurs ennemis tourbillonne et flotte... Partie gagnée.

Ce n'est pas le moment, pour moi, qui viens d'exercer l'acte le plus terrible de commandement, de demeurer coi. A vingt pas en avant des hommes, droit

sur un socle de marbre, je m'expose à la vue de mes hommes. Je n'ai plus qu'une chose à faire : servir d'exemple.

Il y aurait bien moyen cependant, avec quelques hommes résolus, de prendre de flanc cette contre-attaque bulgare, de la rejeter, la baïonnette dans les reins, dans la tranchée d'où elle est sortie, d'y pénétrer à sa suite. Je lève le bras, signe convenu avec Pellegrin, et je me retourne à moitié, pour voir la transmission de mon signal. L'agent de liaison a compris. Je...

Me voilà gisant à bas de mon socle. Est-ce une maison qui s'est écroulée sur mon dos?

IX

A LA PORTE DE L'AU-DELA

Le choc de la balle m'avait enveloppé de douleurs et de ténèbres. Le combat, les hommes, le décor s'effaçaient. En même temps, pour la première fois de ma vie, j'étais sans défense contre l'angoisse. Saisi, griffé, meurtri par le désespoir : « Vivrai-je? Ne vivrai-je pas? » Cela dure des minutes... ou des siècles. Peut-être est-ce cela qu'on appelle l'enfer. Tous les démons ancestraux vous assaillent à la fois. L'épouvante cesse d'être une entité. Elle vit, elle se cramponne à vous. Tant de ventouses qu'elle a! L'une vous aspire la nuque; l'autre vous pompe, en même temps, la sueur glacée des aisselles; une autre encore vous hérisse, tout au long de la colonne vertébrale, des poils disparus depuis longtemps.

Je repris conscience que le combat durait encore, parce que des grenades éclatèrent contre moi, fouillèrent mes chairs. Je m'abandonnais encore. D'un effort, je m'étais retourné sur le ventre, et ma bouche bavait une écume sanglante contre la manche de ma capote. Je me rappelle qu'une vieille image, surgie d'une bataille antérieure, se dressa devant moi. Au franchissement d'une tranchée ennemie, un avant-bras, seul, dépassait l'éboulis. Un avant-bras d'Allemand, à manche grise et parement rouge. Et la main vivait! Les doigts se crispaient... Sous la terre soulevée par l'obus, ce pauvre diable agonisait... Or, à cette époque, ce spectacle ne m'avait pas ému. Maintenant, il doublait mon agonie de l'agonie d'un ennemi inconnu...

Si j'ai commencé le combat contre la mort, je le dois à un humble soldat... Un petit soldat, de ceux qui avaient dû être blessés au début de la contre-attaque ennemie, avait rampé depuis l'endroit où

il était tombé, jusqu'à nos lignes... Imaginez cette volonté et cette torture... Il s'était arrêté auprès de moi... Il disait : « Mon lieutenant, accrochez-vous à mon cou. Je n'ai qu'une jambe cassée, je peux encore vous traîner jusque-là! » Je ne saurai jamais son nom, mais si ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il sache qu'il ramena un officier au sentiment de sa dignité. Cette vertu qu'effaçait en moi la visite de la mort, la fierté, reprit le dessus. Je me rappelle que je lui répondis : « Un officier doit savoir mourir. Dis à mes hommes de suivre mon exemple et de tenir jusqu'au bout. »

Je livre ce fait à la méditation des psychologues. Dès que j'eus prononcé ces paroles, et, parce que je les avais prononcées, mon énergie me revint. Je ne pensai plus qu'à mourir bravement... La contre-attaque bulgare avait repris son mouvement. Je ramassai le pistolet qui avait échappé à ma main, et je me préparai à tuer.

Je vous ai parlé de Maguin, je ne vous ai pas parlé de mon clairon, dont le nom m'échappe... Maguin, je vous l'ai dit, était un vieux briscard de la Légion, titulaire de quatre conseils de guerre. Je l'avais sauvé du cinquième en le rouant de coups. Mon clairon était un ancien bat'd'Af'., ce qui me dispense de vous en dire plus long sur son compte. Maguin, qui me cherchait sur le champ de bataille, rencontra mon clairon. Ce dernier venait de m'apercevoir. Il porta l'instrument à sa bouche, et, d'un travers à l'autre du champ de bataille, dominant le crépitement de la fusillade, la charge égrena ses notes précipitées. Une demi-douzaine de mes hommes, entraînés par ces deux âmes, se mirent en avant pour m'arracher à l'ennemi. Je vis le fusilier-mitrailleur Broca mettre son arme en batterie et les Bulgares tomber sous son tir... Martin! Oui, ce Martin dont je vous ai parlé, était de cette charge et tomba blessé, à mes côtés.

En vain, j'ordonnai à Maguin et aux autres de me laisser là, de ne s'occuper qu'à arrêter l'avance bulgare. Je me croyais blessé à mort, tant le choc de la balle avait endolori ma colonne vertébrale. Autant mourir sur place. Et quel droit avais-je de sacrifier, pour quelques minutes de vie supplémentaire, l'existence de mes hommes? A l'ordre que je lui donnai de me laisser mourir sur place, afin de servir de jalon à la résistance ma compagnie, Maguin me répondit qu'un lieutenant blessé n'était plus un lieutenant, mais un camarade. Sans plus de façons, il m'arracha de terre, aidé du clairon, dont une balle venait de trouer l'instrument. A ce moment, je reçus, presque à bout portant, une nouvelle balle, qui me broya le pied droit. Deux secondes plus tard, j'étais étendu en arrière de ma chaîne de tirailleurs, à côté d'Arnaud, mon téléphoniste, à qui je pouvais dicter une demande de tir de barrage, qui acheva de juguler l'attaque bulgare.

*
* *

Un ordre émanant du colonel Topart lui-même, — le commandant de notre brigade — qui, de son observation avancée m'avait reconnu, prescrivait qu'on m'emportât à l'ambulance, mort ou vivant. Mais la compagnie n'avait plus d'officiers. Vassard était blessé à la jambe. Foussat avait une main à moitié arrachée. Mon téléphoniste, calme et fidèle à noter tous les événements du champ de bataille, venait de me l'apprendre. L'adjudant Van Mansart, à dix mètres de moi, la figure cramoisie et le corps secoué de frissons, luttait bravement contre le paludisme. Le commandement lui revenait de droit, mais je fis dire au sergent-major Colin de seconder Van Mansart, et de prendre les initiatives qu'il jugerait nécessaires, sous réserve que la compagnie mourrait sur place plutôt que de céder un pouce de terrain.

Entre les bras de Maguin et d'un brancardier, je fis, avant d'être enlevé, un dernier tour du champ de bataille. Les quelques hommes auxquels je pus parler me promirent de tenir. Ils tinrent effectivement, jusqu'au bout.

Si, le 10 mai 1917, le Srka di Legen n'a pas été reperdu après l'attaque, si, l'année suivante la division grecque a pu achever bravement sa conquête et permettre ainsi à l'armée d'Orient, délivrée de cette menace formidable du saillant de Huma, de prononcer l'offensive victorieuse qui décida du sort de la guerre, c'est à la 23e compagnie du 284e régiment d'infanterie qu'on le doit. Le colonel Guelhers l'a implicitement consigné sur mon feuillet de campagne et j'ai quelque fierté d'avoir contribué à former l'âme de ces hommes héroïques.

*
* *

La lutte contre la mort n'était pas finie. Au poste de secours, elle dura jusqu'au matin, entre un mourant qui se révoltait : « Non! non! Oh! non! pas moi... » et un autre agonisant qui s'abandonnait. Les mots : « maman! maman! » ne sont pas un talisman contre la mort.

Avec l'aube, entra hirsute et ensanglanté, le médecin major Goujon. Il avait épuisé toute sensibilité. Il montra du doigt le brancard sur lequel je serrais les dents : « Le lieutenant Constantin est-il mort? »

C'est à reconnaître ma propre voix, que je sus que j'étais sauvé.

...A la première ambulance alpine, et j'y arrivai après un trajet de cinq heures, ficelé sur un mulet...

... Mais il faut que je revive une à une toutes ces heures de souffrances et de

joie. J'avais la tête près du cou de la bête, de telle sorte que je descendais les ravins la tête en bas, et que je remontais les coteaux, presque verticalement (cramponné à la ceinture de cuir de la litière). Et je me rappelle aussi que le chemin, trop étroit, surplombait le torrent du Kodza Déré, et que des eaux de vertige bouillonnaient dans le fond, lumineuses autour des vieux rochers grisonnants et que la piste se suspendait d'une seule main, et que j'avais peine à croire qu'elle aurait la force de crisper ses doigts assez longtemps et de tenir jusqu'au bout... Et aussi, dans les yeux, ce soleil d'Orient, qui brise à grand fracas la verrière bleu sombre, et vous crève les yeux avec ces poignées de grenaille chauffée au rouge. (Pas de casque!) Et ce conducteur consciencieux, qui refusait de me donner à boire, sous prétexte que le major l'avait défendu. Et mal dans les reins, et mal dans les jambes, et... bon, tout de même, de vivre.

Mais, rompu le sentiment d'immortalité qui enchaînait mon corps sain aux seules joies terrestres... Le renouer? La mort viendra, quelque jour, me prendre tout de bon, et je connaîtrai encore ces affres, dont je sais maintenant l'étendue.

...Cependant, tandis que, sur mon lit d'hôpital, la science des médecins et l'admirable dévouement de quelques femmes au grand cœur me sauvent petit à petit mes membres menacés d'amputation, je suis l'objet d'une nouvelle plainte en conseil de guerre.

C'est que le fuyard sur lequel j'ai tiré n'est pas mort. Heureusement, d'ailleurs, puisque l'effet a, tout de même, été atteint. Dès qu'il a pu parler, cela a été pour me poursuivre. Et, fidèle à ses habitudes, le général Sarrail a fait établir une enquête. Elle n'a été arrêtée que grâce au témoignage unanime de mes hommes. Le général Sarrail a dû s'incliner devant le « non-lieu » rendu. Au surplus, en même temps que je frisais, une

seconde fois, le conseil de guerre, le colonel Topart me proposait pour une citation à l'ordre de l'armée et pour la croix. Le contraste était un peu trop fort, même pour le général Sarrail.

*
* *

J'emporte, vers la France où les femmes sont plus belles qu'ailleurs, une dernière vision... des cadavres grimaçants, vite anonymes... Des cris d'angoisse dans la nuit, à l'heure où tous les canons se taisent à la fois, pour laisser monter cette horreur de la plainte... et, au petit jour (cadavérique, lui aussi), entre les trous d'obus, arrachée par le vent à la main d'un agonisant, la dernière lettre... (Par exemple : au creux d'une explosion, flotte sur l'eau équivoque la carte suivante : « *Mon petit papa, maman me tient par la main pour te dire que je suis bien sage. J'ai appris la chanson du « Pont d'Avignon » pour*

te la chanter quand tu revien... » — le reste mangé par la boue — ...ou, encore : « *Monsieur, conformément à la mission dont vous m'avez honoré, j'ai fait suivre* M^me^ *X... votre épouse* (sic); *j'ai recueilli la certitude de ses rendez-vous avec M. Z..., dans un meublé, rue... Veuillez, je vous prie, me consigner une nouvelle provision*, etc. » Ou : « *Je me suis aperçue avec terreur que je suis enceinte. Il faudra que nous régularisions, dès la prochaine permission.* »...) La mort des autres est sans pudeur. Elle dévoile des secrets de ménage, des difformités physiques et des pieds sales. A cause de cela même, il m'avait toujours paru facile de l'éviter, pourvu qu'on n'eût ni secret de ménage, ni difformité physique, et qu'on se lavât les pieds, — autant, du moins, qu'il est possible de le faire à la guerre.

*
* *

Cela ne m'a pas empêché, dix mois plus tard, de sortir de l'hôpital, non guéri, et,

avec la complicité du général Drude et du médecin principal Jarry, de gagner les chars d'assaut, où un homme qui marche avec deux cannes peut encore servir son pays.

Et c'est au moment où je rejoignais le front avec le 19e bataillon de chars légers, qui devait si bien s'illustrer au cours des attaques finales, que le ministère de la Guerre mettait un point final à mes aventures de l'armée d'Orient, en décidant, après enquête, que la punition qui m'avait été infligée par le général Sarrail serait annulée. Blâme sévère à l'adresse d'un général en chef.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LES ÉDITIONS RIEDER
PAR FLOCH A MAYENNE
— LE 23 JANVIER 1930 —

Date Due

PQ2605 .0475P3
nstantin-Weyer, Constantin
P. C. de compagnie

241452

ATE | ISSUED TO

241452